UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

SECTEUR C, ÉQUIPE 2

SUIVI DE

FICTION, SCIENCES ET HUMANITÉ : ÊTRE ET DEVENIR

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

MYRIAM CIRCÉ

MARS 2016

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.07-2011). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je voudrais d'abord remercier mon conjoint pour son soutien et pour son implication en tant que directeur photo et coréalisateur des vidéos. Merci Simon.

Je voudrais aussi remercier Charlotte Ratel, Pascal Brousseau, Marc-Antoine Dubois et Félix Norton-Barsalou pour leur implication inestimable dans la création des vidéos à titre respectivement de directrice artistique et modèle; responsable du montage et des after-effects; assistant; et designer sonore. Merci.

Je voudrais remercier Alain Farah qui a gracieusement accepté de lire une version incomplète du roman et de me rencontrer à son bureau. Il ne saura peut-être jamais à quel point il m'a galvanisée ce jour-là. Merci Alain.

Je voudrais finalement remercier Jean-François Chassay pour sa rapidité à retourner un courriel et une version de texte, pour sa franchise, pour sa disponibilité, pour son écoute, pour ses suggestions, pour son encadrement, pour son savoir, pour ses publications... Bref, pour son excellente direction. Merci Jean-François.

TABLE DES MATIÈRES

Résumé iv

SECTEUR C, ÉQUIPE 2 1

FICTION, SCIENCES ET HUMANITÉ : ÊTRE ET DEVENIR 70

BIBLIOGRAPHIE 99

RÉSUMÉ

Secteur C — Équipe 2 c'est d'abord une incursion dans *l'underground* montréalais, dans une politique dont on ne sait pas grand-chose sinon qu'elle autorise un programme de réinsertion des prisonniers et qu'il existe une compagnie biopharmaceutique aux ramifications tentaculaires et aux capacités d'influence hors pair. Au cœur de ce tableau, le roman raconte la complexité d'être et d'exister des personnages à travers leurs rencontres dans le laboratoire. Trois chercheurs, une technicienne, un détenu. Et un virus dont l'effet souhaité permettrait d'accéder « au miroir de l'humanité » ; à une autre façon d'être et d'exister, à une possibilité de réécrire les définitions régissant l'existence même. Mais cette expérience ne peut se conduire sans heurts : aucun n'en sortira indemne.

Fiction, sciences et humanité : être et devenir, quant à lui, c'est avant tout un essai qui tente de répondre aux questionnements entourant l'utilisation de la science dans ma fiction. Articulé autour du monde et de l'humain, et parcourant des essais de Chassay, Klein, Strehle, Lévy-Leblond et Calvino; le texte permet de réfléchir à la séparation de ce que je nomme le «nous-humain» de l'espèce humaine actuelle (homo sapiens sapiens) et ainsi revenir au roman, à la fiction, au Secteur C. À sa création, à son contenu narratif, à sa matérialité, à sa contamination visuelle.

SECTEUR C, ÉQUIPE 2

Avertissement : un téléphone intelligent équipé de n'importe quelle application gratuite pour lire les *QR codes* est nécessaire au lecteur. *QR reader for iphone* fonctionne particulièrement bien. Certains numériseurs de *QR code* empêchent le retournement horizontal des vidéos.

SUR UN HUMAIN

Quelque part dans une tour de copropriétés nouvellement bâtie du quartier des spectacles, une voix préenregistrée féminine énonçait trop lentement les syllabes ni/veau/mé/tro. Un homme sortit de l'ascenseur. Il portait un pantalon droit dont l'allure fripée du tissu vieux marine trahissait qu'il l'avait porté la veille, un T-shirt gris et des bas blancs dans ses sandales en cuir. Il emprunta le tunnel en céramique noire moderne marchant à gauche sur 50 mètres, puis à droite jusqu'au grand hall qu'il traversa en se heurtant aux travailleurs qui sortaient des trains prestement comme si la vitesse de sortie était proportionnellement inversée à la longueur de la file d'attente du Café. La Société de transport de Montréal vous remercie d'utiliser le transport en commun. Des trains à toutes les deux minutes. Réduisez votre empreinte carbone. Mais il ne faisait pas attention aux publicités qui alternaient sur les toiles de projection. L'homme s'engagea dans le tunnel portant l'inscription Public Pharmacology Center of America et se dirigea vers les descenseurs individuels. Secteur C, énonça-t-il à haute voix. Bienvenue, docteur Marc Huynh. La descente fut courte et sans aucun effet sur son appareil digestif. Il marcha jusqu'à une porte jaune lime en polyméthacrylate de méthyle (PMMA) sur laquelle il appuya la main quelques secondes. La porte coulissa. Les lumières s'allumèrent une à une révélant une imposante table faite d'un unique plan plié formant ses quatre pieds. Chaque matin, à cette table, le docteur activait et délimitait une section tactile, entrait son mot de passe digital, rétinien et vocal, lisait le court communiqué du PharmaBio Center of America (PBCA), ouvrait une application de traitement de texte, planifiait la journée. Quelques minutes plus tard, il entendait la porte rouler sur ses rails. Deux femmes entraient, contournaient la table et disparaissaient derrière l'autre porte. Alors seulement, il modifiait le niveau de sécurité de son document.

Depuis qu'il avait obtenu le grade de Philosophiae Doctor de l'université de Harvard en Molecular and Cellular Biology avec la mention summa cum laude, Marc Huynh n'avait cessé d'accumuler découverte sur découverte, principalement concernant les cellules souches et la dégénérescence cellulaire. Puis, à 35 ans, il avait découvert comment fabriquer des organes personnalisés, viables et sans rejet. Il reçut alors le prestigieux Breakthrough Prize in Life Sciences. Trois millions en dollar US. Pourtant, il résumait sa vie professionnelle à une

routine ennuyeuse et à des découvertes peu satisfaisantes. Rien ne pouvait rivaliser avec sa vie amoureuse.

Les lumières s'allumèrent une à une. Marc effleura la surface de la table, confirma ses empreintes; lut et ferma le communiqué du PBCA. Les commandes tactiles cessèrent de répondre. Le logo du PBCA s'afficha, emblématique, au centre de la table. Il attendit, impassible, sachant, bien qu'il en ignorait la raison, que le logiciel opérateur vérifiait la sécurité de la pièce. Un second communiqué s'afficha. Marc recula d'un pas. Le lire confirmerait l'intuition qui s'était créée vendredi dans l'hémisphère droit de son cerveau alors que le premier ministre canadien lisait son communiqué sur la chaine nationale. La porte jaune lime coulissa.

Élisabeth entra dans un des descenseurs individuels et énonça à haute voix sa destination. Elle ignorait à quelle profondeur était situé le secteur C, l'existence d'autres secteurs ou la taille du complexe souterrain. Elle ne connaissait rien au-delà de ce que lui autorisaient ses empreintes vocale et digitale. La porte s'ouvrit. L'iris ambre de ses yeux contracta rapidement sa pupille pour s'adapter à la luminosité des néons daylight éclairant le large couloir en PMMA blanc plié en un cercle immense et parfait. Sur la paroi convexe du corridor s'enchâssaient quatre portes numérotées 1, 2, 3, 4. Chaque matin, dans ce couloir, Élisabeth attendait la technicienne. Elles traversaient la salle de conférence dans laquelle la table, unique mobilier, occupait tout l'espace. Elles disparaissaient derrière l'autre porte. Élisabeth revenait seule, se plaçait debout à la droite de Marc. Elle saisissait son mot de passe (qui n'était rien d'autre que ses trois types d'empreintes), lisait le communiqué, ouvrait le document dont les paramètres de sécurité venaient d'être modifiés. Chaque matin, elle levait brièvement les yeux avant d'en entreprendre la lecture et admirait le visage inexpressif de Marc que la lumière bleutée de l'écran à cristaux liquides rendait encore plus impénétrable.

En termes de valeur scientifique, la docteure Élisabeth Cardin-Léveillée valait son pesant d'or : peu, en effet, font la couverture du Time magazine dans leur trentaine. En fait, la docteure avait été propulsée sur la scène médiatique lorsqu'elle avait publié, à titre de chercheuse universitaire, *Structures et protéines communes à Bacteria, Archaea et*

Eukaryotes. Que divers journalistes avaient repris sous différents titres, le plus mémorable étant *We've found the ingredients to make life, only the recipe is still missing...* La communauté scientifique s'était emballée et avait affirmé que c'était la plus grande découverte en biologie depuis Darwin. Deux mois plus tard, le PBCA lui avait offert de travailler pour l'équipe 2 sous la direction du Docteur Marc Huynh. Elle n'avait pas compris. Tout le monde disait qu'il s'était suicidé : un si grand homme, il avait tout, comment avait-il pu s'enlever la vie? No, no, he is well alive and working in one of our less visible sector. Elle avait accepté : la clause 3 l'ayant particulièrement séduite. La docteure Cardin-Léveillée avait alors disparu de la sphère médiatique : seuls quelques blogues scientifiques citaient encore son nom, on y avançait que le succès lui était monté à la tête, qu'elle avait subi des menaces ou même qu'elle avait été kidnappée. Encore aujourd'hui, lorsque le doute l'envahit, elle s'épie sur Internet, mais rien ne subsiste, pas même l'image de la page couverture du Time. Et toujours, au travers du soulagement ressenti, perce l'angoisse que génère une clause si bien respectée et l'inévitable questionnement des ramifications nécessaires pour accomplir un tel effacement dans le cyberespace.

Élisabeth se plaça debout à la droite de Marc, confirma son identité. Rien. Elle dioxygéna les alvéoles de ses poumons, les hypothèses s'entrechoquaient dans sa tête. Peut-être y avait-il un problème avec la fonction sécurité? Ou pire avec le logiciel opérateur? Cela ne tient pas debout, se dit-elle en rejetant du dioxyde de carbone. Elle leva les yeux : sur le visage de Marc, il n'y avait que de l'ombre. La table n'était plus qu'un vulgaire mobilier.

— Marc?...

— Marc? osa-t-elle un peu plus fort.

Marc émergea de lui-même peu à peu comme si toutes les cellules de son corps avaient été endormies. Combien de temps s'était-il perdu ainsi dans son enveloppe corporelle? Il n'obtint comme réponse qu'une vague image du premier ministre et un acouphène aigu. Il appuya deux doigts sur le muscle pyramidal de son nez et soupira. Si seulement son cerveau pouvait émettre la commande de s'enfuir à toute jambe... Il lui envoya plutôt une sensation de sècheresse buccale. Marc prit une gorgée d'eau.

— Lit, dit-il sans enthousiasme après avoir réactivé la surface tactile et abaissé le niveau de sécurité.

— On ne peut pas, protesta-t-elle après sa lecture.

— Je sais.

— Le M4C3 est instable. Aucun de nos tests n'a été concluant pour le moment. C'est trop tôt.

— Je sais.

L'ouverture de la porte coupa court aux récris des deux chercheurs.

— Je sais que les lundis sont difficiles, mais là, franchement, vous avez l'air complètement déprimés. On se la refait, OK? lança le dernier membre de l'équipe 2 en déposant sa boisson énergisante sur la table.

Il sortit. La porte jaune lime coulissa de nouveau.

— Salut! Il fait beau, non? Un peu venteux, c'est vrai.

— Thibodeau! s'exaspéra Élisabeth.

— *Come on Betty, you'll find that life is still worthwhile if you'll just smile.*

— Élisabeth. Et ce n'est pas le bon matin.

— Ce n'est jamais le bon matin. Vous êtes les êtres humains les plus plates de la Terre. Il y a autre chose dans la vie que la science.

— La vie, c'est la science.

— Tu ne le penses pas vraiment.

— Si, dit sérieusement Élisabeth.

— *Nerd.*

— Es-tu certain que tu n'as pas acheté ton diplôme?

— Qui sait! Peut-être bien. Mais tu aimerais trop ça. J'aime mieux t'écœurer en étant un surdoué.

— Tu as regardé autour de toi. Tu es un novice, Thibodeau.

— Un novice surdoué! s'esclaffa-t-il visiblement amusé.

Thibodeau rejoua le dialogue dans sa tête tout en confirmant ses empreintes, un sourire niais au visage. Il ferma le premier communiqué sans le lire. C'était devenu un réflexe. X rouge, il pesait. Au deuxième communiqué, l'influx nerveux commandant le geste habituel s'activa,

mais la main de Marc s'étendit au-dessus de la table. Celui-là, tu le lis, Thibodeau. Il soupira tandis que ses yeux parcouraient le document.

OFFICIAL STATEMENT
To the director of team #2, section C. As you must now know the Program of Rehabilitation of Prisoners is back on track. We highly recommend that you and your team consider to be part of the program as it appears your laboratory is in need for a janitor. Consider also that our stockholders need results from your team. Please feel free to fill the form attached to this statement and send it to the Ministry of Justice.

Les chercheurs de tête du PharmaBio Center of America avaient manifesté un intérêt pour Éric Thibodeau dès sa première publication universitaire. Ils lui avaient rapidement offert de poursuivre son doctorat au sein d'une équipe de leur division universitaire (PPCA) affiliée à l'université McGill. Il avait obtenu son doctorat à 29 ans en janvier de cette année. C'était probablement le scientifique le plus prometteur du pays en génie génétique et une acquisition importante pour l'équipe 2. D'un point de vue strictement scientifique. Parce qu'au niveau personnalité, Thibodeau était impulsif, négligent. Il ne lisait jamais. Connaissait le cinéma au grand complet. Et joggait tout le temps. Qu'il fasse moins quarante ou qu'il pleuve torrentiellement. Toujours, il joggait. C'est d'ailleurs ce qu'il faisait vendredi à 16 h 30 au moment où le premier ministre annonçait la remise en œuvre du programme de réinsertion des prisonniers (Program of Rehabilitation of Prisoners). Pendant que les réseaux sociaux s'enflammaient, que le vidéo de l'annonce du Premier Ministre devenait le plus vu et le plus partagé, et que le #PRP était le marqueur de métadonnées le plus utilisé, Éric courait.

Le premier ministre du Canada avait été élu à la suite du scandale des conservateurs, il tentait de remettre l'état sur ses rails, mais ses pouvoirs ne lui permettaient pas d'accomplir de grandes œuvres. Les secteurs prometteurs utilisaient les coffres du gouvernement sans gêne. Après tout, ils grandissaient rapidement et créaient beaucoup d'emplois. D'ailleurs, le taux de chômage ne dépassait pas 4 % et avait constitué la principale fierté du gouvernement destitué. Bref, vendredi dernier, le premier ministre s'était adressé à la population en ces termes :

During the past two years, I have visited all carceral establishment involved in the previous Program of Rehabilitation of Prisoners (Programme de réinsertion des prisonniers). I have met directors and prisoners and all had good words for that program. I've said that citizens security is a priority and I assure everyone that the new Program is respectful of the persons rights. And completely SAFE.

— C'est à cause de ça, votre mine de journée grise d'automne? C'est plutôt une bonne nouvelle! Non? Oui, d'accord, le programme a raté, mais l'encadrement change. Ça serait assez utile ici, un détenu. Pensez-y! On pourrait lui demander... je ne sais pas moi... plein de choses. Ça sonne esclave un peu, mais je m'exprime mal. Reste que ça serait utile, ici, un concierge-détenu. Et il serait bien, le détenu. C'est tranquille ici. Bon, il manque de lumière. Faudrait voir si on peut l'amener prendre une marche. Pas comme un chien là, je m'exprime encore mal. Mais vous comprenez, non? Allez, dégelez un peu, c'est le printemps.

— Tu ne comprends donc pas, soupira Élisabeth.

— Comprendre quoi? Y'a rien à comprendre. On postule au programme, on héberge un détenu, on lui fait faire des tâches, c'est tout.

— Tu crois que c'est pour cela que le PBCA met autant de pression : pour qu'on participe à l'intégration sociale d'un prisonnier!

— Tu m'en fais douter là, Betty.

— Élisabeth.

— Ouais, ouais.

Marc cessa d'écouter. Peu lui importait les discussions, il n'avait pas le choix : il remplirait le formulaire, et un détenu chambrerait au laboratoire.

ESSAI CLINIQUE

Enfant, elle s'assoyait dans un coin de la cour à la récréation et notait dans un petit cahier mauve la température du bitume, les conditions météorologiques, la densité des ballons, la vitesse du vent dans les cheveux des élèves... C'était un jeu, rien de tangible, les données étaient subjectives, imprécises. Un jour, un surveillant, la trouvant un peu enrobée, lui avait confisqué son cahier et ordonné d'aller bouger un peu, court, joue au ballon, à la marelle, je ne sais pas moi, Élisabeth! Le soir de cette journée mémorable, Élisabeth avait demandé à son père, kinésiologue, de calculer son IMC. Il avait fait beaucoup plus : une dizaine de pages sur l'ossature, le poids, la densité musculaire, la capacité cardiovasculaire, la consommation d'oxygène. Plus personne ne l'ennuya.

Marc écarta deux lamelles du store de la fenêtre sud-est et observa la ville en buvant son produit nutritionnel liquide. Il haïssait le centre-ville : les voitures qui s'entassaient sur Maisonneuve, les cyclistes qui roulaient sur la piste cyclable et le métro qui vomissait des masses de piétons indifférents. Il quitta son appartement, et, tandis que ses jambes en mode automatique effectuaient le trajet, son cerveau assembla des caractéristiques faciales en divers portraits-robots. Marc détestait le changement de routine; déjà, il y avait eu Thibodeau et le deuxième communiqué. Secteur C, dit-il d'une voix éteinte. Qui serait-il? De quoi aurait-il l'air? Devant la porte no.2, Élisabeth, sobrement vêtue, attendait déjà la technicienne. L'un arrivait plus tard ou l'autre plus tôt. Et Thibodeau qui sortait de l'aire de repos, revigoré par sa douche, les cheveux encore humides. Décidément, ce ne sera pas un jeudi, pensa-t-il.

Le détenu Thompson se tenait debout au milieu de sa pièce d'assignation nocturne. Il regarda autour de lui : un petit réfrigérateur, une étagère avec quelques livres, un lit, un petit bureau, une commode, un mini hautparleur Bluetooth; et, derrière un léger rideau, une toilette et un petit lavabo. Il rangea le peu de choses qu'il possédait : ses vêtements dans la commode, un dessin fait par un enfant sur le mur à côté du lit et un cadre photo sur le petit bureau. Puis, il s'étendit. Le voyage avait été long et inconfortable entre le pénitencier et ici. Le détenu Thompson ne trouva pas le sommeil. La pièce était trop calme, trop silencieuse. Même la

lumière ne frétillait pas. Il alluma le hautparleur, ignora l'avis *device not found* et mit le son au maximum. Un léger grésillement inonda la pièce. Un bruit blanc comme tous les murs en plexiglas qui l'entouraient. L'effet était... intéressant. C'est bien l'adjectif qu'il faut utiliser, dit-il à voix haute comme pour briser la solitude, quand il faut décrire quelque chose qu'on n'est pas certain d'apprécier, mais qui a une valeur esthétique. Ce lustre, cette brillance, ces réflexions fades : c'est... moderne. Il se campa devant la porte opaque et regarda droit devant lui. Il tentait de se remémorer l'autre côté des lieux, mais dans sa tête, il n'y avait que du bruit blanc. La porte coulissa.

— Docteur Marc Huynh, dit-il en tendant la main, je suis le directeur et voici la docteure Élisabeth Cardin-Léveillée, le docteur Éric Thibodeau et la technicienne Maria Demeyer. Nous vous souhaitons la bienvenue.

— Merci.

— Détenu Thompson, je crois? demanda Élisabeth.

— Oui. Détenu Thompson, matricule 1542, pénitencier Archambault.

— On peut juste t'appeler Thompson?

— Monsieur Thompson, dit-elle en donnant un coup de coude à Thibodeau.

— Comme je, hésita Thompson, comme je n'ai rien vu du trajet, ni route, ni ciel, je me demandais si vous étiez autorisés à me renseigner sur le lieu. Enfin, du moins la ville?

— Vous vous souciez des règles, 1542? demanda Marc.

— Juste celles qu'il faut respecter, docteur.

— À Montréal, coupa Thibodeau, ça change quelque chose? Parce qu'ici ou ailleurs tu ne peux pas sortir.

— Thibodeau! lança-t-elle.

— Ça va. Il a raison. Je ne peux pas sortir. C'est juste pour ma santé mentale, voyez-vous. J'aime bien savoir sur quel sol se tiennent mes jambes. Parce que s'imaginer être nulle part, c'est épuisant et déprimant. Comment dire? C'est... déroutant. Oui, pas mal déroutant.

— Vous savez même avec le sol, l'air, les murs, les routes, tout ce que vous voulez de réel, on est toujours dérouté, ajouta Marc.

— Tiens, enchaina Thibodeau visiblement énervé par la direction de la conversation.

— Une bouteille d'eau?

— Commence par arroser les végétaux là-bas sous la lampe de croissance.

— Ce sont des végétaux, ça?

— Je sais, ils ont l'air différents, mais, crois-moi, ils se nourrissent d'eau.

Thibodeau regarda Marc et Élisabeth. Pourquoi n'avait-il pas pensé à cela avant? Peut-être que la réponse était bêtement là, sous ses yeux. Il fit signe à Maria de commencer la journée et entraina les deux docteurs vers la salle de réunion. Il activa le mode conférence : la luminosité globale de la pièce décrue, la surface de la table s'obscurcit et projeta son contenu au plafond.

— L'eau n'est pas la seule source de vie, dit-il.

— Affirmation jamais prouvée, corrigea Marc.

— Ni réfutée.

— J'ai lu quelque chose le mois dernier, marmonna Élisabeth en furetant les revues d'astrobiologie en ligne.

— Attends, reviens sur l'article d'avant, coupa Thibodeau.

— Oui, oui, c'est ça. Les océans de méthane de Titan. Titan aurait un cycle de méthane analogue au cycle hydrologique de la Terre.

— Donc, source de vie = méthane. Pas eau, infantilisa Thibodeau.

— C'est inconcevable, dit Marc en ignorant la charge négative du commentaire, le méthane n'est liquide qu'autour de -160 degrés Celsius.

— L'hydrogène?

— Même chose. Ça ne correspond pas au climat de la Terre.

Thibodeau chercha quelques instants.

— Le sodium! Il est liquide autour de 97 degrés. La température de surface de la Terre à l'époque de l'apparition de la vie

— C'est une perte de temps, coupa Marc.

— *If I had a world of my own, everything would be nonsense. Nothing would be what it is because everything would be what it isn't. And contrary wise; what it is it wouldn't be, and what it wouldn't be, it would. You see?*

— Thibodeau a peut-être raison, Marc. On travaille constamment en vision inversée, mais toujours avec les bases connues de la biologie. On fait peut-être fausse route. De toute façon, on est bloqué depuis des semaines.

— Bien, céda Marc et il appuya son index sur l'icône hautparleur. Maria, mettez deux plantes dans l'environnement contrôlé A et programmez une température précambrienne.

Le détenu Thompson salua d'un signe de tête le retour des chercheurs qui, pour seule réponse, s'affairèrent un peu partout dans le laboratoire. Il ne savait ni où se placer ni comment agir. Il s'accota sur la porte de sa pièce d'assignation nocturne et regarda la scène avec attention. Le laboratoire semblait fractionné en quatre sections : à gauche, des appareils scientifiques ainsi que six plantes bizarres et deux souris en très mauvaise condition physique; à droite, des grands cubes de verre scellés avec des commandes de contrôle, et une affiche de la double hélice ADN; au centre, une table de travail étroite dont la surface semblait répondre au toucher; et, le long du mur, une autre station avec d'autres appareils. Il s'aperçut alors que trois des murs du laboratoire étaient opaques, mais pas celui sur lequel il était accoté.

— C'est un polyméthacrylate de méthyle à absorbance autogérée. Il réagit aux longueurs d'onde de la lumière, expliqua Thibodeau qui s'était posté à côté de Thompson.
— Comme un miroir sans tain?
— Si tu veux, mais on voit toujours même si l'autre côté est plus sombre. Dans la salle de conférence, c'est la même chose.
— Vous voyez tout d'un coup d'œil.
— Et plus on s'enfonce, plus on est contraint.
Le prisonnier resta figé devant le mur de sa cellule. Le lit, le cadre sur le bureau, le rideau d'intimité, le petit réfrigérateur... il voyait tout.
— Tu oublieras vite. Ça redeviendra un mur comme les autres. Les vraies barrières de la vie privée ne peuvent jamais se franchir, dit-il en pointant sa tête. Tu as faim? Philosopher m'ouvre l'appétit. Hey, Betty, je t'invite?
— Élisabeth! le reprit-elle.
Puis, elle s'adressa à Thompson.
— Nous avons reçu comme instruction de vous apporter chaque matin vos trois repas de la journée que vous conserverez dans le petit réfrigérateur mis à votre disposition. Est-ce que cela vous ira?
— Aucun souci.

— Parfait. Je reviens avec votre diner et votre souper. Vous devrez manger dans votre pièce d'assignation.

Thompson rangea le plateau du souper dans le réfrigérateur, s'assit en indien sur son lit et déposa l'autre plateau de nourriture sur ses jambes. Il savoura quelques bouchées puis s'écria :

— C'est toujours comme ça?

— Pardon? Marc s'approcha de la pièce du détenu.

— La nourriture, c'est toujours aussi frais et bon?

— Ils commandent du même traiteur pour tous les repas. Une fois terminé, vous laisserez votre plateau sur la tablette rétractable.

— Bien.

Thompson avala le reste de son repas en silence. Un silence extérieur qu'il ne percevait presque pas tant il était concentré à écouter chacun des mouvements de sa mâchoire, chacun des frottements qui s'opéraient entre la nourriture et ses dents, chacune des caresses de sa langue. Il sortit de la pièce et déposa son plateau.

— Mes collègues reviendront bientôt.

— D'accord.

— Je ne dine pas avec eux, chuchota Marc comme pour lui-même.

— Pardon?

— Parce que je n'aime pas l'aire de repos, ajouta-t-il aussi faiblement.

Thompson réfléchit et, utilisant le même ton, dit :

— Vous préférez être seul ici plutôt qu'être accompagné dans un lieu que vous n'aimez pas.

— Vous avez dit quelque chose?

— D'habitude, les gens préfèrent le contraire, continua-t-il pour lui-même.

— Je ne suis pas les gens, affirma Marc.

— Ma mère me disait toujours de ne pas généraliser, s'excusa Thompson.

— C'est parfois en généralisant qu'on trouve des réponses.

Il se dirigea vers l'environnement A. Thompson, ignorant que faire en l'absence d'indications

même non verbales, décida de suivre le chercheur. Et, effectivement, Thibodeau revint bientôt.

— Tu aimes la science, Thompson? demanda-t-il.

— J'aime comprendre les choses.

— Tu aimerais comprendre ces plantes?

— Oui.

— *It's classified. Well, I could tell you, but then I'd have to kill you.* Je rigole, se dépêcha-t-il d'ajouter voyant l'air ahuri du prisonnier. Et pour ces plantes-là, il pointa l'environnement A, eh bien, plus de soucis, elles sont mortes.

— Alors, on continue à leur donner de l'eau? interrogea Thompson.

— Il est brillant le détenu! Je te l'avais dit, Marc, que ça serait bien, le programme.

Dans la salle de conférence, dos à la scène, Élisabeth analysait les données de l'expérience, lamentable échec de débutant. Élisabeth soupira. Suivre Thibodeau dans ses folies! À quoi avait-elle pensé? Elle qui ne jure que par la rigueur scientifique!

— J'ai terminé.

— Bien, merci Élisabeth. Nous te rejoignons. Matricule 1542, aidez Maria pour le nettoyage de l'environnement A.

— Oui, certainement.

Thibodeau fixa longuement, mais distraitement le plafond, véritable toile de projection.

— On s'y habitue hein, lança-t-il soudainement.

— À quoi? demanda Élisabeth.

— À avoir la tête dans les airs comme ça. Au début, je ne vous dis pas les migraines que ça me causait. Surement un échec de design. Ça doit exister un mode conférence en hologramme verticalisé? En tout cas, on s'y habitue.

— Et les données, Thibodeau? s'impatienta Élisabeth qui ne cachait pas l'envie de lui voir affirmer son échec.

— Inconcevable, ironisa-t-il.

— Nous travaillons en chiralité. Je ne conçois pas comment cela devrait nécessiter un autre environnement. La Terre est la Terre. Une vie parallèle, une vie miroir ne peut être née que

de l'eau puisqu'elle utilise les mêmes molécules, le même système ADN-ARN-protéines.

— Quand même, ça aurait pu, s'essaya Thibodeau.

— Non.

— Alors pourquoi on l'a fait?

— Parce que tu en aurais parlé pendant des jours.

— Alors, on fait quoi, Docteur Huynh? railla Thibodeau.

— On reprend tout du début.

La journée s'acheva. Thompson retira ses souliers usés, son chandail et son pantalon, et alluma le hautparleur. Il aspergea son visage, puis s'étendit sur le plancher; la fraicheur du béton chemina le long de ses os. Il inspira lentement par le nez et expira lentement par la bouche. Il prit conscience de son corps dans un ordre bien précis : le derrière de la tête, la tête, l'oreille droite, l'oreille gauche, le front, l'œil droit, l'œil gauche, la joue droite, la joue gauche, le nez, la lèvre du dessus, la lèvre du dessous, le menton, le cou, la nuque. Il inspira profondément par le nez et expira en laissant s'échapper un AUM grave, continu et vibrant. Puis, l'épaule droite, l'épaule gauche, l'omoplate droite, l'omoplate gauche, le bras droit, le bras gauche, le coude droit, le coude gauche, le poignet droit, le poignet gauche, le dessus de la main droite, le dessus de la main gauche, la paume droite, la paume gauche, les cinq doigts de la main droite, les cinq doigts de la main gauche, le torse, le haut du dos, le bas du dos, le ventre, la hanche droite, la hanche gauche, la fesse droite, la fesse gauche, la cuisse droite, la cuisse gauche, le derrière de la jambe droite, le derrière de la jambe gauche, la jambe droite, la jambe gauche, le genou droit, le genou gauche, le mollet droit, le mollet gauche, la cheville droite, la cheville gauche, le talon droit, le talon gauche, la plante du pied droit, la plante du pied gauche, le dessus du pied droit, le dessus du pied gauche, le petit orteil droit, les orteils droits, le gros orteil droit, le petit orteil gauche, les orteils gauches, le gros orteil gauche. Il prit conscience de son corps dans sa globalité, de son état de calme et de bienêtre; il n'entendit pas la porte s'ouvrir. Il inspira profondément et expira en émettant le son AUM : le A résonna dans son ventre, le U dans sa poitrine et le M dans son crâne. Les sons vibrèrent dans l'organisme de Thibodeau, debout dans l'embrasure. Ses mains se mirent à applaudir : réflexe primaire de protection, dérision affirmant sa personnalité, admiration sincère. Le prisonnier inspira bruyamment, son corps s'extirpa morceau par morceau de son état

sophronique.

— Je croyais que l'équipe était partie.

— Tu veux prendre une douche? demanda Thibodeau en menottant déjà Thompson.

— Volontiers.

Les deux hommes se dirigèrent vers la salle de repos. Thibodeau ouvra et huma à fond. Les molécules odorantes pénétrèrent dans sa cavité nasale et excitèrent ses neurones olfactifs. *A perfume of such subtle beauty, and yet such power, that for one single moment every person on earth believed they were in paradise*, dit-il en laissant passer Thompson devant. Menthol, eucalyptol, linalol, aldéhyde cinnamique, géraniol... Les aromates diffusés apaiseraient n'importe quel corps, empliraient n'importe quel cerveau de souvenirs olfactifs agréables. Thompson regarda autour de lui. Le bleu timide du plexiglas, l'éclairage calme d'une journée grise, les tables basses en pierre de rivière, les tatamis en laine naturelle, tout dans cette pièce lui semblait irréel et parfait. Thibodeau se dirigea vers une large colonne, il mit sa main sur sa paroi : elle tourna sur elle-même et révéla une douche à l'image de la pièce : simple, apaisante. Thibodeau enleva les menottes du détenu. Thompson hésita puis entra dans le cylindre. Il se déshabilla, déposa ses vêtements dans une boite scellée et appuya sur l'unique bouton. Une eau agréablement chaude tomba du plafond. Abondamment. Puis, le débit ralentit à quelques gouttelettes par secondes. Une bruine savonneuse envahit la cabine, colla à sa peau et à ses cheveux. Il se savonna vigoureusement tandis que la quantité de gouttelettes augmentait jusqu'à retrouver le débit initial. L'eau cessa de tomber. Un puissant vent chaud souffla autour de lui. La boite scellée s'ouvrit. Ses vêtements étaient propres. Lorsqu'il fut habillé, la porte coulissa d'elle-même.

— Ça, c'est une douche bizarre, lâcha-t-il en tendant les poignets.

Thibodeau éclata de rire.

— Thompson, *I think this is the beginning of a beautiful friendship*.

Élisabeth se réveilla quelques secondes avant que son téléphone vibre l'alarme de sept heures. Elle aimait savourer les matins doucement, sans se presser. Elle enfila une paire de bas courts et se prépara un jus avec les trois oranges qu'elle avait achetées au marché Jean-Talon. Elle

ouvrit la porte battante du balconnet. L'air frais s'engouffra dans la pièce de l'immeuble locatif de ses parents tout au bout de la rue Ball. Elle but son jus d'orange tranquillement en regardant le parc pour enfants s'éveiller. Il y avait toujours deux ou trois mamans, café à la main, qui amenaient leurs marmots lève-tôt jouer dans les structures colorées. Martin, son voisin d'en face avec qui elle couchait parfois, la salua puis se dirigea vers l'arrêt d'autobus. Elle rentra déjeuner. Il devait être aux alentours de 8 h 30 lorsqu'elle enfourcha un vélo libre-service. Elle empruntait systématiquement les mêmes pistes cyclables au fort dénivelé : Saint-Dominique, Clark, puis Saint-Urbain jusqu'à Maisonneuve. Le soir, elle marchait ou prenait l'autobus pour revenir chez elle. Élisabeth pensa à Thompson. Elle l'imagina cerné, attendant son déjeuner. Elle arriva haletante au laboratoire. Devant elle, trois pièces plus loin, se tenait Thompson, debout, fier, regardant aveuglément devant lui. Elle fila à travers la salle de conférence sans saluer Marc, traversa le laboratoire et s'immobilisa. Élisabeth Cardin-Léveillée planta son regard dans celui de Thompson. Ils restèrent longuement ainsi : elle, regardant ses yeux bruns, des yeux si tendres, si doux, et lui, fixant le reflet de ses propres yeux sur la surface lustrée du thermoplastique opaque. Elle s'éclaircit la voix et activa la commande d'ouverture.

— Monsieur Thompson.

— Docteure.

— Avez-vous bien dormi?

— Mieux qu'en prison.

— Mais moins bien que chez vous.

— Chez nous...

— Vous n'avez ni personne ni lieu que vous souhaitez voir à la fin de votre peine?

— Dois-je répondre, docteure?

— Non, non, bien sûr, pardonnez ma curiosité, Monsieur Thompson.

— Je suis bien plus curieux. Vous êtes toute pardonnée.

— J'ai apporté seulement le plateau du déjeuner, j'espère que cela ne vous dérange pas.

— Pas le moins du monde.

Il hésita.

— Vos yeux...

— Oh… trop de lipochrome, pas assez de mélanine, bredouilla-t-elle.

— sont magnifiques, surtout avec votre blouse corail. Un regard en cuivre.

Ils parlaient en même temps si bien qu'elle sentit la chaleur envahir ses joues; effet de la vasodilation des vaisseaux sanguins de son visage.

— Merci, dit-elle en refermant la porte.

Ça n'allait pas. Elle, qui d'ordinaire jaugeait bien les gens, n'arrivait pas à comprendre le prisonnier. Pourquoi ne ressentait-elle ni appréhension ni inquiétude? Ni même un doute quant à la sincérité de ses propos. Elle n'obtint de ses réflexions que deux choses : la conception d'un sentiment de prudence et la surprise d'être dans le corridor à attendre la technicienne.

L.U.C.A.

Élisabeth changeait sans cesse son poids de jambe en jambe et tapait la surface écranisée de la table de son index à un rythme régulier. Attendre Thibodeau était devenu un rituel silencieux, une période de vide intérieur, une introspection involontaire; seul Marc patientait immobile, les yeux ne répondant plus aux stimulus et la bouche serrée. Lui ne pensait à rien : Élisabeth en était certaine. Mais elle... Elle ne pouvait tout simplement pas faire le vide. C'était probablement dans ses gènes. Elle s'en était convaincue le jour où elle réalisa qu'elle développait des pensées intelligibles et complexes même pendant une relation sexuelle.

Contrairement à son habitude, Thibodeau ne dit pas un mot en entrant. X rouge sur le coin de l'ordre du jour. Il s'empressa d'activer le mode conférence et d'ouvrir, avant la formulation d'un quelconque reproche, un schéma de la structure chimique du virus M4C3, zooma sur une section à droite et modifia une liaison.

— Hier, calé dans mon siège, les scènes d'*El Topo* devant les yeux, je l'ai vu, notre virus, tourbillonnant, me montrant tous ses angles, se décomposant et se recomposant. Et j'ai compris. L'instabilité était là sous mes yeux au bout de la chaine aliphatique de droite. HN-N pas H2N.

Dix minutes s'écoulèrent. Élisabeth dit enfin :

— Ça peut fonctionner.

— Ça va fonctionner!

— Tu t'emballes encore trop vite, Thibodeau.

— Toi, tu es encore fâchée pour hier.

— Aucun lien.

— Oh que oui! Dis-moi, pourquoi voulais-tu essayer, toi aussi?

— Je ne sais pas.

— Moi, je sais, chère Betty.

— Élisabeth.

— Parce que tu voulais trouver LA réponse. Toi et moi, on est pareils. C'est la place au

sommet qui nous intéresse.

— Thibodeau, Thibodeau, tu es tellement naïf. On est loin d'être pareils. Le sommet, ce n'est pas pour moi. Crois-moi, j'ai déjà essayé.

— En tout cas, une expérience de plus ou de moins, même si d'un point de vue scientifique celle-ci était complètement conne, je prendrai toujours la chance de tester toutes les idées du monde. Parce que je veux pouvoir crier *I made it, Ma, I'm on top of the world* avant que tout explose.

— On ne vit pas dans le même monde.

— Si seulement, ça serait merveilleux!

— As-tu manqué d'air à la naissance, Thibodeau?

Thibodeau adorait les répliques tranchantes d'Élisabeth. Il en avait presque oublié Marc qui cogitait depuis 20 minutes. Sans son aval, le nouveau virus ne verrait pas le jour. Il attendit le verdict comme un candidat d'une audition de téléréalité dont la poursuite de son rêve dépend d'un ultime vote. Il leva les yeux vers le plafond. Marc, qui n'avait pas fait attention à la conversation de ses acolytes, avait entré les nouvelles données dans le logiciel de simulation. Sous le regard des trois scientifiques, le virus modifié par Thibodeau infecta une cellule, puis la cellule libéra sans éclater des dizaines de virus qui infectèrent à leur tour d'autres cellules, et ainsi de suite. Le plafond devint une mosaïque grouillante : ça fonctionnait.

— Tu sais te relever de tes maladresses, Thibodeau, dit Marc tout en effaçant les points 2 à 6 de l'ordre du jour.

— Pas mal, hein!

— Tu auras donc le choix entre samedi et dimanche.

— Pourquoi?

— Pour garder le détenu, lui apporter ses repas, l'amener à la douche...

— Ah non, *come on*, pas les fins de semaine, on pourrait alterner à trois, non?

— Non.

— Pourquoi? Parce que tu ne veux pas mettre les pieds dans l'aire de repos?

— C'est ça.

— Pourquoi?

— Trop d'odeurs.

La peau de sa femme juste sous l'oreille quand il tassait ses cheveux juste un peu. La chambre de sa fille un matin de printemps la fenêtre ouverte.

— Laisse-le tranquille, Thibodeau.

— Samedi alors.

— ...

— Marc!

— Euh oui, samedi, donc Élisabeth, tu viendras dimanche.

— Bien sûr.

Normalement, le vendredi soir, après son jogging, Thibodeau allait manger avec des amis, ingérait beaucoup d'alcool, ramenait ou pas une jolie fille chez lui. Samedi commençait après midi. Pourquoi avait-il dit samedi à Marc? Il n'avait pas réfléchi comme d'habitude. Quand il fallait une réponse, il en fournissait toujours une. Mauvaise habitude, du côté de son père. Il aurait dû dire dimanche. Il aurait pu manquer la pratique de soccer de son neveu et le barbecue qui suivait, mais il n'avait qu'une sœur. Demi, en fait. Du côté de sa mère qui n'avait jamais pu ou su se contenter de l'amour d'un seul homme. Il pourrait aussi prendre son portable, composer le numéro d'Élisabeth et lui demander de changer de journée. Mais ce qui était dit était dit, à quoi bon, rien n'arrivait pour rien. Thibodeau cala son verre de bière et sortit. La nuit était confortable. Le lampadaire au-dessous duquel il passa frétilla puis s'éteignit. Thibodeau sourit. Il adorait ces moments uniques : témoins d'un présent et d'un passé simultanés. Comme voir un électron à la fois négatif et positif. Apercevoir deux univers en même temps. Une surimposition temporaire. Il prit le dernier métro jusqu'à Radisson, traversa le boulevard, coupa malgré la noirceur entre l'auberge et la station d'électricité, entra par la cour arrière du premier jumelé et s'endormit sur le hamac de la terrasse. La langue rugueuse de la chienne de sa voisine lui servit de réveil-matin. Il fallait vraiment qu'il lui reparle de clôturer, même si c'était délicat, car ils avaient acheté ensemble. Il lui fit un sourire, envoya la main à son neveu et rentra chez lui. Trente minutes plus tard, il ressortit par la porte de devant accompagné d'un *tu travailles aujourd'hui?* lancé par la fenêtre du rez-de-chaussée. Eh oui sœurette, c'était aujourd'hui ou demain, compte-toi chanceuse que j'aie hérité d'un peu de valeurs familiales, ironisa-t-il dans sa tête tout en lui textant *faut bien*

payer l'hypothèque bonhomme sourire faisant un clin d'œil.

Le laboratoire était désert. Seul un employé de soutien vaquait à ses occupations diverses : entretien, aménagement, propreté, distribution... Aucune interaction ne lui était permise. Avec beaucoup d'accès venaient beaucoup de restrictions. Thibodeau ramassa les plateaux dans la salle de repos et les plaça sur un petit charriot à roulette. Il se trouvait ridicule. Il donnerait les plateaux, vérifierait l'état de la synthèse virale et partirait. Il retournerait se coucher et sa journée commencerait après midi. Thibodeau arriva face à face avec Thompson. Il le regarda au travers de la porte : même taille, même carrure, même certains traits de leur visage se ressemblaient.

— Bonjour Thompson, dit-il en ouvrant la porte.
— Ah docteur Thibodeau, j'espérais que ce soit vous.
— Pourquoi?
— Pour aller à la douche.
— D'accord, une douche, mais après je me sauve.
— Merci.

Une fois dans l'aire de repos, Thibodeau s'installa sur un tatami avec une boisson énergisante et attendit Thompson en visionnant des bandes-annonces sur son téléphone. Les deux hommes inspirèrent une dernière fois les douces odeurs de la pièce et sortirent. Thompson entra dans sa pièce d'assignation et attaqua son déjeuner yogourt-granola-fruit frais. Thibodeau analysa la séquence de création du virus synthétique, tout allait rondement. À ce rythme, ils auraient synthétisé assez de virus pour recommencer les tests lundi.

— Tu as déjà travaillé dans un laboratoire Thompson?
— Non. J'enseignais à l'école primaire.
— Mais tu t'intéresses un peu à la science?
— Intéressé, peut-être pas à ce point. Je dirais plus que j'entretiens une certaine curiosité.
— Du genre : pourquoi les végétaux ont l'air de ne pas en être?
— Oui.

— Tu connais Darwin?

— Les grandes lignes.

— On évolue, c'est fascinant. On ne sait pas ce qu'on sera demain. À quoi ressemblera-t-on?

— ... Oh pardon. C'est une vraie question?

— Oui, non. Je ne sais pas. Tu as une réponse Thompson?

— Non, enfin, nous serions mieux, j'imagine.

— En effet, si la théorie est juste, l'espèce devrait s'améliorer ou sinon se faire supplanter et disparaitre.

— Vous travaillez sur Darwin?

— Plus ou moins. Tu sais ce qu'est une cellule?

— Ce qui nous compose.

— Entre autres, nous et les autres vivants. Les plantes de ce matin, tu vois, disons qu'on étudie leurs cellules.

— Ce sont des cellules rares?

— Elles pourraient le devenir.

— Pourquoi en avez-vous tué deux alors?

— On essayait de les nourrir.

— Ça n'a pas fonctionné.

— Faut croire qu'elles se nourrissent vraiment d'eau.

— Vous voulez que je les arrose, suggère Thompson en rangeant son plateau déjeuner.

— Vas-y, après je ferme.

Thibodeau salua le prisonnier et quitta le complexe souterrain du PBCA. Sur terre, la chaleur s'évadait du bitume sous un ciel sans nuage, première vraie chaleur de l'année. Il sauta dans un taxi.

Quant à Thompson, il prit un livre sur la petite étagère, un Kafka défraichi, en version anglaise, property of Liliane Huynh. Il lut quelques pages, puis s'assoupit. Lorsqu'il ouvrit les yeux, il était 21 h. Il dina, continua et termina sa lecture (ce n'était qu'une petite plaquette), puis soupa. Vers 1 h, il se coucha sur le béton froid et prit conscience de son corps. Il demeura longtemps en état de relaxation profonde et malgré qu'il ait dormi ses 9 heures

habituelles, il sombra dans le sommeil. Vers 7 h, son cortex augmenta ses activités et vers 7 h 15, Thompson était debout en train d'uriner.

Élisabeth se leva pour la cinquième fois. Le cadran de la cuisinière indiquait 4 h 30. Il lui arrivait de faire quelques périodes d'insomnie surtout avant d'avoir ses menstruations, mais elle n'était pas due avant la fin du mois. Elle décida de se faire une infusion de camomille. Il faudrait peut-être qu'elle téléphone à Martin, mais elle n'en avait ni l'envie ni le besoin. Son corps voulait dormir. Elle se sentait lourde, ses mouvements étaient gauches, ses pensées embrouillées. Il fallait qu'elle se repose. Pourtant, dès qu'elle s'étendait sur son lit, son corps voulait se lever et, dès qu'elle se levait, la fatigue s'abattait sur ses épaules et engourdissait ses muscles. Elle décida de s'assoir devant la télévision. Elle demanda la vidéo du premier épisode d'une série British qu'une amie lui avait conseillée. Lorsque le cadran de la cuisinière indiqua 7 h, Élisabeth enfila un capri décontracté en coton gris, une camisole coupe ample en coton corail et des mocassins usés, tressa ses cheveux châtains et sortit en oubliant de verrouiller sa porte. Elle avait l'air d'une étudiante collégiale en vacances estivales, style que seule l'heure matinale trahissait. Elle arrêta dans un petit comptoir sympathique du quartier pour se commander un smoothie chai, poires et figues. Il n'était pas donné, mais c'était le meilleur de tout Montréal. Elle savoura chaque gorgée en descendant une avenue St-Urbain méconnaissable. Il faudrait qu'elle sorte plus souvent le dimanche matin : cela lui procurait une immense plénitude et une grande angoisse.

Arrivée au laboratoire, elle prit une douche, se rhabilla et retressa ses cheveux. Elle mit le verre de son smoothie au recyclage, ouvrit le frigo, déposa sur le charriot les trois plateaux identifiés *Équipe 2, Thompson*, et s'arrêta net. Ce n'était peut-être pas une bonne idée d'y aller seule. Toutes les femmes comprennent un jour qu'il y a des situations dangereuses. C'était un de ces moments. Elle et un détenu dont elle ne savait pas le crime. Il avait été gentil avec elle toute la semaine, elle n'avait pas de raison de penser qu'il pourrait lui faire quelque chose. De toute façon, elle n'avait qu'à ouvrir la porte à distance ou à glisser les plateaux un à un sur la tablette. Sauf qu'Élisabeth avait beau être rationnelle, elle était une femme et elle savait ce que ça impliquait parfois. Elle prit la décision d'appeler Thibodeau, mais se ravisa. Après tout, si le PBCA avait jugé qu'elle pouvait rentrer le dimanche et être

seule avec Thompson, c'était probablement parce qu'il n'y avait aucun risque. Elle secoua la tête. Tout cela était ridicule, elle n'avait pas pensé au danger de toute la semaine, ce ne serait pas différent. Elle poussa le charriot jusqu'à la pièce d'assignation du prisonnier. Il était en caleçon et se brossait les dents. Elle l'épia jusqu'à ce qu'il ait terminé. Thompson avait un corps bien proportionné, des jambes bien galbées, un torse ni trop musclé ni trop gras, une faible pilosité et des fesses de joueur de baseball. Elle regardait ce corps d'homme avec ses yeux de femmes. Elle n'avait pas honte. Elle rougit un peu, mais c'était physiologique. Pour le reste, elle affirmait complètement ses désirs biologiques d'humaine. Elle ne s'était jamais gênée auparavant. C'était une des raisons pour lesquelles elle n'avait jamais mis les pieds dans un gym de femmes, elle aimait le corps des hommes. Élisabeth y allait toujours en période de grandes affluences et prenait toujours le vélo au centre, celui qui était entouré d'autres exerciseurs. Elle scrutait les corps dégoulinants de sueur, son regard caressait les courbes des muscles sollicités. C'était presque indécent, pervers, mais elle était une femme. Et une femme qui regarde un homme en le déshabillant du regard, ce n'est pas pervers, juste sexy et excitant. La porte roula sur ses rails. En toute hâte, Thompson enfila un pantalon. Il avait déjà oublié l'effet miroir sans tain.

— Pardon, je ne savais pas qu'on viendrait si tôt, dit-il sans regarder à qui il s'adressait.

Puis, voyant Élisabeth, il enfila aussi un chandail en essayant de cacher sa gêne.

— Je ne voulais pas que vous déjeuniez trop tard.

— C'est très gentil.

Élisabeth hésita; la porte était grande ouverte; elle était à deux mètres du détenu non menotté.

— Chacun son côté de porte.

— Comment, baragouina-t-elle.

— Pas difficile. Seule avec un inconnu qui purge une peine.

— Désolée, c'est que...

— Pas besoin, docteure. Avec tout ce qu'on lit et ce qu'on voit. Être femme comporte ses dangers, n'est-ce pas?

— Malheureusement.

— Si j'avais eu une fille, je crois que j'aurais été un mauvais père.

— C'est difficile de protéger son enfant.

— Elle m'aurait haï.

— Vous n'avez pas l'air de quelqu'un qu'on hait facilement.

— C'est vrai? Je ne veux de mal à personne, sachez-le.

— Mais, hésita Élisabeth, vous êtes en prison.

— Même les bonnes personnes peuvent être des criminels aux yeux de la loi et de la société.

— Peut-être.

— Surtout les hommes, malheureusement, ajouta-t-il pour lui-même.

Il s'assit sur son lit et déjeuna. La docteure Cardin-Léveillée vérifia le laboratoire, puis s'accota sur le cadre de la porte.

— Dites-moi, monsieur Thompson, c'est un dessin d'enfant sur votre mur?

— Vous aimez les enfants?

— Comme tout le monde.

— Vous en avez, docteure?

— Non.

— Vous en voulez?

— Je ne crois pas. Je n'ai jamais ressenti l'appel. Mais, monsieur Thompson, c'est la curiosité qui vous fait parler ce matin!

— Ah oui, quelles manières ! Excusez-moi. Le dessin est d'un de mes garçons. J'en ai deux.

— Ils vous manquent?

— Terriblement.

— Je suis navrée, Monsieur Thompson.

— Appelez-moi Lucas.

COMME FAISANT PARTIE DE

L'unité du seizième étage avait gardé une apparence de condo modèle : murs coquille d'œuf, plancher de bois neuf, meubles minimaux... Elle avait l'air inhabitée. D'autant plus que les stores demeuraient constamment clos. Seul l'avertissement écoénergétique du réfrigérateur trahissait l'occupation du 600 pieds carrés de la rue Bleury. Sous la lueur de l'unique petite lampe de l'électroménager, une silhouette masculine rangeait sa commande de produits alimentaires liquides. Marc avait encore perdu du poids. Les symptômes de son insuffisance pondérale n'étaient plus négligeables : fatigue, amincissement des cheveux, faiblesse musculaire, battements de cœur irréguliers. Il s'enfonçait depuis trop longtemps, mais il n'avait personne pour le mettre en garde, personne pour l'aider à se relever. Ni l'énergie ni la volonté. Il ferma la porte du réfrigérateur, avala d'un trait le contenu peu gouteux du contenant d'aluminium qu'il tenait dans sa main droite, le déposa au recyclage avec la boite de carton vide et les coupons rabais offerts aux meilleurs clients. Les rayons du soleil transpercèrent les lamelles closes des stores sans personne pour admirer leur suspension dans les particules de l'air. Dans le corridor, l'écho de la voix féminine de l'ascenseur confirmait la direction commandée par le doigt de Marc Huynh sur le triangle équilatéral dont le sommet pointait vers le sol.

Élisabeth désactiva le réveil programmé de son téléphone. Le sommeil ne l'avait gagnée qu'une toute petite heure. Ses insomnies étaient plus fréquentes depuis l'arrivée de Lucas. Elle voyait aussi Martin plus souvent, mais ni son corps ni sa tête n'arrivaient à se décharger. Elle avait recommencé à ronger ses ongles et à manger tout ce qui lui tombait sous la main. Aucun de ses agissements ne changerait qu'elle était belle, plus belle que jamais. Au sommet de sa féminité.

Thibodeau dormait dans son grand lit avec une brunette dont il ne savait pas le nom. Tout ce qu'il savait, c'était qu'elle sentait la lavande et le chocolat et que ça lui faisait du bien. Elle se réveilla en premier, se fit un café, s'habilla, laissa un mot et partit. Thibodeau dormait toujours.

Je suis bien, je vais bien, disait Lucas à l'inspecteur gouvernemental qui venait toutes les deux semaines. S'il y a quoi que ce soit, vous me le dites. N'est-ce pas, Monsieur Thompson? Oui, mais il n'y a vraiment rien. Je suis bien. Vous comprenez? Il ne fallait pas que le programme dérape, mais retourner en prison ne faisait pas partie des options. C'était ici ou dehors. Et Lucas commençait à croire qu'ici était mieux que dehors. Dans le petit réfrigérateur, il restait une bouteille de jus fraichement pressé. Thompson prit quelques gorgées. Délicieux. Pas trop sucré. Il écouta le son de sa voix s'écraser contre les murs. Le hasard choisit bien mal ses moments de gloire. Le dessin de son plus vieux glissa du mur et tomba derrière le lit. Il éclata en sanglots. La porte de la cellule coulissa. Élisabeth tendit une boite de mouchoir à Lucas, rangea minutieusement les trois plateaux dans le réfrigérateur, épongea le jus renversé par l'émotion soudaine et ramassa le dessin. C'était l'œuvre d'un enfant d'environ huit ans : les personnages avaient un certain équilibre corporel, les couleurs étaient adéquates, le réel transposé sans plus d'imagination. Un beau portrait de famille. Elle le recolla sur le mur et sortit en laissant la porte ouverte. Malgré toute la compassion qu'elle pouvait alors ressentir pour le prisonnier, il devait se relever seul. À chacun ses épreuves.

— Tu es tôt ce matin, remarqua Élisabeth en rejoignant Marc et Thibodeau dans la salle de conférence.
— *Well, nobody's perfect.*

Cela faisait bien deux mois qu'ils avaient réussi. Que pouvaient-ils faire de plus que réussir ? Le virus M4C3 fonctionnait à merveille. Sur la table, le point 4 de l'ordre du jour s'afficha devant chacun d'eux. Noir sur blanc. Protocole de contamination du détenu. Élisabeth ravala son haut-le-cœur. Il fallait rester inexpressive comme Marc, être vide, sans émotion. Après tout, elle le savait depuis le début, elle en avait même discuté avec Thibodeau, un détenu ne chambre pas dans un laboratoire par pur intérêt social. *Not everybody gets corrupted. You have to have a little faith in people*, s'était-il contenté de répondre. Elle lui fit un air de je te l'avais bien dit. Il répondit qu'il allait courir. Marc en profita pour donner congé à la technicienne. Le prisonnier garda les yeux fixés sur la surface plane qu'il lavait d'un geste circulaire de la main droite. Il détestait être témoin de ce genre de scène. Elle n'avait véritablement pas demandé une journée off. Il changea de main et assécha la surface d'un

geste tout aussi circulaire. Il fixait toujours la vitre de la table lorsque l'icône d'une quelconque compagnie météorologique s'estompa. L'écran de veille avait été ébranlé.

— Vous feriez mieux de déjeuner. La journée va être longue.
Marc ne parlait que très rarement au matricule 1542. Question de politique départementale, disait-il.
— Vous avez droit à une sortie aujourd'hui. Docteur Thibodeau vous accompagnera à l'extérieur. Voulez-vous voir l'itinéraire qui a été établi?
— Non, ça va. À moins qu'il ait été modifié...
— Aucunement.

Vous savez, je ne connais pas beaucoup Montréal de toute façon, continua Thompson dans sa tête voyant que le docteur Huynh pianotait déjà sur la vitre de la table modifiant il ne savait quoi ou analysant il ignorait quoi. Le détenu quitta la pièce et s'assit sur son lit. Son cabaret déjeuner trainait sur la deuxième tablette du réfrigérateur. Il n'avait pas faim. Il brossa ses dents et but un grand verre d'eau. Dans le miroir, son visage creusé de rivières le réconforta. Lucas Thompson était de ces hommes qui ne regardent que vers l'avant.

— Tu es prêt chéri, lança un Thibodeau trop sarcastique.
Thompson opina et tendit les poignets par réflexe.
— Non pas de menottes. À quoi tu penses! On s'en va en plein centre-ville. Imagine un peu la scène. Mais si tu tentes quoi que ce soit, dit-il en faisant tourner un pistolet à impulsion électrique, boum, je te descends!
— Bon ça suffit, s'indigna Élisabeth, tu le fais à chaque fois!
— *I think we should be leaving now. Yeah. That's probably a good idea.*

Tous se dirigèrent vers la salle de conférence. Thibodeau se retourna une dernière fois, son pistolet électrique en main. Boum, cria-t-il en direction d'Élisabeth avant que la porte jaune lime ne soit complètement close. Quel con! pensa-t-elle. Marc remit le point 4 sur la table.

— J'ai pensé que nous pourrions lui injecter le virus pendant son sommeil.

— Faut-il…

— Oui.

— Un singe? On pourrait tester sur un singe avant?

— Les procédures pour tester sur les grands animaux sont interminables.

— S'il meurt?

— Ce sera entre les mains du gouvernement. Le PBCA sera mis à l'amende, mais il nous protègera.

— Vraiment? Il nous garantit l'immunité.

— Oui. T'a-t-il déjà laissé tomber?

— Non. Le PBCA a toujours été là pour moi.

— Et pour moi aussi.

— Mais il nous demande quelque chose d'insensé! Une vie humaine!

— Il veut la gloire et l'argent.

— Les plantes…

— Non. Il veut du tangible, des mots. Les plantes, on ne peut que les étudier, mais les changements sont difficiles à distinguer depuis que le virus a été stabilisé. Il n'y a qu'un seul moyen de véritablement comprendre l'univers auquel elles appartiennent. Et ce moyen c'est…

Lucas Thompson tomba à genou sur le pavé brulant. La chaleur humide de juillet l'enveloppa. Il n'avait jamais autant aimé ce béton cuisant.

— Ok Thompson, là, tu as juste l'air bizarre. Peux-tu te relever avant que… trop tard.

— Avant que quoi?

— Tout le monde nous regarde.

— Détrompe-moi, mais je croyais que tu aimais être sur scène.

— Juste quand je contrôle le public. Viens, on marche jusqu'au Mont-Royal comme d'habitude.

— S'il se réveillait?

— Il ne se réveillera pas.

— Tu ne penses tout de même pas au gaz?

— Exact.

Élisabeth déglutit.

— Tu as pensé à tout, peina-t-elle à dire.

— Quand j'habitais plus près d'ici, je courais toujours sur ses sentiers. Je m'évadais. C'était bien.

— Pourquoi as-tu déménagé?

— Oh! des histoires de famille, mais je suis toujours en ville. En quelque sorte...

— Je n'ai jamais habité en ville.

— En banlieue?

— Non. Plus loin. À Frelighsburg. À deux pas de la frontière. Tu peux presque traverser sans t'en rendre compte.

— Ça devait être le paradis pour courir.

— Bof, dit Thompson en haussant les épaules. Il n'avait couru vers le sud qu'une seule fois et il en gardait un mauvais souvenir.

— Je récapitule le protocole. Nous partirons du laboratoire vers cinq ou six heures. L'heure usuelle, bref. Puis, lorsque les capteurs détecteront le moment propice, ils nous le signaleront. Un de nous reviendra au laboratoire, gazera la cellule du prisonnier de sévoflurane et, dix minutes plus tard, injectera le virus dans le muscle vaste externe de la cuisse.

— On s'assoit un peu? Le panorama vaut la pause.

— Je reste debout si ça ne t'ennuie pas. Thompson fixa le sud, puis changea d'idée et s'assit à côté de Thibodeau. Raconte-moi encore, tu veux bien?

— Du début?

— Oui.

— La procédure semble sécuritaire.

— Elle l'est. Tu ne devrais pas parler autant avec lui.

— Ne t'inquiète pas, Marc. Je suis assez grande pour gérer mes relations.

— Je t'aurai averti. Distance et sécurité. Une fois brisé, on n'est plus rien.

— Au début, il y avait Élisabeth et sa fameuse recette. Elle avait identifié ce qu'il fallait pour recréer l'Ancêtre, avec un grand A, le Last Universal Common Ancestor. Alors, on essayait de faire le gâteau. J'utilise les métaphores des journaux. Faut leur faire honneur, dit-il en donnant un coup de coude à Thompson. Anyway, on y était presque, mais une équipe du PBCC nous a devancés.

Élisabeth tendit le bras vers Marc, puis abandonna son geste. Elle n'arrivait pas à définir le sentiment qu'elle ressentait pour cet homme inaccessible. Elle croisa les bras et sortit.

— Tu travaillais déjà avec elle?
— Non, non. Disons que « on », c'est Marc et Élisabeth. L'équipe. Peu importe.
— Et l'Ancêtre? Et le PBCC?
— Ça n'a pas donné grand-chose si tu veux mon avis. On pensait que ça serait une découverte majeure en biologie, mais ça ne faisait que nous ramener à Darwin. Rien de nouveau. Tout le monde dans le milieu a été déçu. Je me souviens que mon directeur de thèse, un type aux idées un peu dingues, m'avait dit : *un arbre généalogique ce n'est pas juste un bibelot! Si tu pouvais ramener ton Ancêtre à la vie, Éric, tu ferais quoi? Parce que cette équipe en Chine, elle ne fait rien.*
— Et c'est là que tu as eu l'idée?

— Que fais-tu? demanda Marc, décontenancé.
— Je viens manger avec toi, répondit-elle, son plateau diner dans les mains. Tu ne vas quand même pas rester seul dans le laboratoire.
— Tu ne veux pas manger seule dans l'aire de repos?
— Ça revient au même.

— L'intuition plus que l'idée. C'était vague, indéfini.
— Quand même. Penser inventer une main gauche quand on ne connait que la droite.
— Je vois que tu te souviens de l'image. Thompson, c'est juste une image. Allez, c'est l'heure. On se ramasse une pointe de pizza en rentrant?
— Et... une frite?

— Pourquoi pas!

Après la promenade et le descenseur individuel, étrange comme la douche, Thompson s'enferma dans sa chambre. Il se massa les tempes, roula les épaules, secoua ses bras et se jeta à plat ventre sur le sol pour faire des pompes. Après chaque sortie, il faisait la même routine comme si délier les muscles de ses jambes créait l'envie de délier les autres. De l'autre côté de la paroi thermoplastique, Élisabeth pouvait presque voir la goutte de sueur rouler sur la joue de Lucas, tomber sur son épaule et caresser ses biceps en contraction. Il se retourna sur le dos et commença des redressements assis. Élisabeth imaginait ses abdominaux se contracter et se détendre sous son T-shirt. Elle prit appui sur la table. Thibodeau, qui s'était installé face à elle, la regarda canaliser son désir et s'étonna qu'elle puisse éprouver un sentiment avec autre chose que son cerveau. Il ouvrit le tableau des contrôles centraux du laboratoire, hésita sur la meilleure niaiserie à dire, se ravisa et se contenta d'éternuer.

Vers cinq heures, comme prévu, ils quittèrent le secteur C un à un. Thompson mangea son souper, seul, sur son lit comme à son habitude, puis il s'étendit presque nu sur le béton froid. Le son de sa voix vibrait autour de lui avec, en arrière-plan, toujours, le chuchotement du petit hautparleur.

ARCHÉTYPE

Thompson avait essayé dans sa jeunesse de contrôler le contenu et la fréquence de ses rêves (dans sa petite tête d'enfant, tout était possible), mais ses exercices ne changèrent rien : il tombait toujours de son lit. En fait, en tentant de se guérir, l'enfant ne fit qu'augmenter ses troubles. Il parlait, criait, s'agitait comme un animal en cage. La situation empira avec le début de l'adolescence. Si bien que sa mère l'avait amené consulter aux États-Unis un soi-disant médecin de l'esprit qui ne coutait pas trop cher. Ça a fonctionné à merveille. Mon garçon ne tombe plus du lit, ne crie plus, ne bouge plus. Il a un sommeil de mort, criait sa mère, la tête haute, sur tous les toits du village. N'est-ce pas, mon grand? Lucas acquiesçait en silence. Après tout, si cela plaisait à sa mère. Il attendit donc que les troubles s'amenuisent d'eux-mêmes, ce qui avait coïncidé avec son départ de la maison et le début de son parcours universitaire où il rencontra une jeune femme qui lui parlait de chakras, mantras, karma, nirvana, sensei, zen... Elle combattait un cancer et quitta le monde peu de temps après avoir félicité Thompson à la cérémonie de remise des diplômes. Dévasté, il avait alors pris la pire décision de sa vie : il était retourné à Frelighsburg.

La porte jaune lime coulissa. Les lumières s'allumèrent une à une. Élisabeth déposa son trop grand café et ses lunettes de soleil sur l'immense table. Ses yeux cherchèrent Marc. Elle regarda par-delà le mur, Thompson était sur le plancher. Il se leva l'air perplexe. Ne s'était-il pas couché dans son lit, hier soir, après sa méditation? Élisabeth noua ses cheveux très hauts sur sa tête et caressa sa nuque dénudée. Elle imaginait un homme s'approcher doucement par-derrière et l'embrasser lascivement et l'empoigner solidement sur cette trop grande table. Elle dénoua brusquement ses cheveux. Tout de suite, elle pensa à un trouble du système limbique. Elle texta le médecin du PBCA et obtint un rendez-vous pour le lendemain matin. Thibodeau, visiblement peu accoutumé d'arriver si tôt, ne trouva rien de mieux à dire en franchissant la porte qu'un laisse faire le *tu es de bonne heure ce matin* en imitant maladroitement sa collègue. Il redevint subitement sérieux et questionna la non-présence de Marc, mais Élisabeth n'en savait pas plus que lui. Alors, il lui offrit d'aller déjeuner parce qu'elle n'avait pas déjeuné, n'est-ce pas Betty, Élisabeth, parce qu'elle avait toutes ses

affaires avec elle et un grand café. Même s'il savait que la réponse serait non. Elle balança son sac sur dos et sortit.

— Qu'est-ce que tu fais, cria-t-il dans le corridor.

— On va déjeuner.

— On?

— Nous.

— Et Thompson?

— Je te le laisse, je t'attends au petit café qui vient d'ouvrir sur Durocher.

Thibodeau resta figé, décontenancé, oui, d'aller manger avec elle, mais surtout parce qu'elle refusait de s'occuper de Lucas. Il se hâta d'amener les plateaux au détenu, s'assura de son bienêtre, s'excusa et sortit au grand air. Les nuages couvraient le bleu du ciel; juillet était plutôt maussade cette année. Élisabeth, en retrait au fond du café loin des fenêtres, feuilletait nonchalamment un petit cahier mauve. Sous la table, ses souliers se détendaient sur le bois franc. Elle avait replié une jambe et glissé son pied sous sa cuisse opposée. Les orteils de l'autre pied effleuraient la semelle de la chaussure. Elle passa une main dans ses cheveux les laissant s'accrocher sur le pavillon de son oreille gauche. Elle signala sa présence à Thibodeau d'un geste timide de la main gauche. Thibodeau la trouva, à ce moment précis, désirable.

Son réveil-matin jouait en boucle des cris d'oiseaux de proie depuis une heure vingt-quatre minutes et quinze secondes lorsque Marc Huynh ouvrit les yeux. Le célèbre scientifique peinait à reprendre ses esprits; effet des somnifères qu'il avait pris la veille. Il se rendit à la salle de bain, fouilla dans la pharmacie, trouva la fiole de flumazenil et la seringue. L'épais brouillard se dissipa. Il prit le descenseur à neuf heures dix-huit minutes. Exactement au même moment, Maria Demeyer prit l'ascenseur jusqu'au niveau Un — Cafétéria (de la division universitaire). L'absence des autres ne créa aucune surprise chez Marc, cela parut même ne pas l'affecter du tout. Il empreignit sa main sur la porte et, comme chaque matin depuis l'arrivée du prisonnier, il resta quelques instants sur le seuil. Le tableau de l'homme debout face à la vitre de la dernière pièce s'imprima sur sa rétine. Il le détestait. À cause de lui, son passé tentait de refaire surface à travers les couches protectrices de l'oubli. À cause

de lui. Parce qu'un arrêt complet du fonctionnement de son organisme était une possibilité. Marc connaissait trop la douleur que cela causait, le froid soudain, le serrement des voies respiratoires, le manque d'appétit. Psychologiquement, il ne pourrait survivre à un autre contact direct avec la mort. Et cela n'arriverait pas. Non. Pas dans son laboratoire.

Thibodeau tourna la chaise et l'enfourcha, déposa ses bras repliés sur le dossier. Elle rangea le petit cahier et commanda les crêpes au gravlax d'omble, maïtake et crème au mélèze avec un espresso. Lui hésitait, il mettait rarement les pieds dans un restaurant dont le trois quarts des mots du menu le laissaient perplexe.

— *I'll have what she's having*, finit-il par dire.

— Elle va penser qu'on est un couple.

— Tu te soucies de ce que les gens pensent?

— Oui.

— Je te le disais, Betty, on est pareils.

— Élisabeth.

— Tu n'arrêteras jamais de me reprendre, hein?

— Jamais.

— Tu n'as pas de surnom?

— C'est Éli, mais pas pour toi.

— Ok, ok. Message compris!

— Et toi?

— Tout le monde m'appelle toujours Thibodeau, va savoir pourquoi, Éric c'est bien plus court.

— Court, ça ne te va pas.

— C'est un compliment?

Élisabeth ignora la question, changea la position de ses jambes engourdies sous le regard de l'homme d'affaires assis au comptoir. Si ce n'était de lui, il aurait déjà pris place à sa table, pensa Thibodeau. Il le fixa délibérément.

— Il était le même, ce matin?

— Hein?

— Tu crois qu'on verra déjà des effets sur lui?

— À la vitesse dont le virus agit sur les souris...

— Mais les changements sont à peine perceptibles...

— Alors cesse de t'inquiéter.

— Je ne peux pas.

— Pourquoi?

— S'il n'est plus... Lucas...

— Ah c'est ça, ton Lucas, ton Thompson, tu as encore peur Élisabeth, encore peur de quoi au juste, de perdre quoi, de perdre qui, c'est un prisonnier, tu t'imagines que votre relation existe vraiment?

— Sérieux, tu es chiant.

— J'ai touché le bobo.

— Tu peux bien parler, je le sais que tu passes tes samedis avec lui, tu pourrais juste faire le minimum, mais non.

— J'avoue, j'avoue, il a quelque chose d'attachant.

— Ce qu'on lui fait, ça ne t'affecte pas? dit-elle à voix basse.

Thibodeau secoua la tête.

— N'importe quoi, s'emporta-t-elle.

— Peut-être un peu. Mais quand je pense qu'on sera les plus grands scientifiques de notre époque.

— Tu es jeune.

— Et ambitieux, oui. Je ne suis pas comme toi ou comme Marc, je n'ai pas de prix prestigieux qui me collent à la peau, aucune reconnaissance.

— Regarde où ça nous a menés.

— C'est vous qui avez voulu vous cacher. Moi, je serai connu du monde entier. On citera mon nom dans les livres. On...

— Je te le souhaite, le coupa-t-elle.

Élisabeth déposa sa serviette sur son assiette, régla son addition au comptoir et sortit. Elle s'accota sur le mur de brique, son ongle de pouce entre les dents.

Il y avait une fille au secondaire, commença Thibodeau à peine dehors, qui se rongeait les ongles et tout le monde trouvait ça malpropre. Moi, je la trouvais sexy, peu importe ce qu'elle faisait.

— Tu essaies de me cruiser?

— Non, non, je fais juste la conversation.

— Et vous avez eu du bon temps ensemble?

— Qui?

— Toi et la fille qui se rongeait les ongles.

— Elle sentait tellement bon si tu savais, mais il n'y a rien eu entre nous juste des regards dans notre cours de math.

— On a tous une histoire comme ça. On dirait que c'est un classique de l'adolescence, que ça fait partie de la grande quête de l'amour.

— Arrête d'être ironique. C'est triste, tout ça. Tu sais ma grand-mère disait toujours : on meurt seul à quoi bon s'en faire. Je crois que c'était sa façon de me dire de profiter de la vie.

— C'est pour ça que tu couches avec tout le monde?

— Là, c'est toi qui es chiante.

Thompson enfonça le bouton de secours de toutes ses forces, l'enfonça de nouveau encore plus fort. Sur le sol s'éparpillait le contenu de son plateau déjeuner dont la vue aérienne aurait eu sa place dans une galerie d'art. *Déjeuner d'un détenu*, impression par sérigraphie sur papier, 24 x 36, 2000 $, point rouge.

Thibodeau enfonça ses mains dans ses poches. Élisabeth releva le col de sa veste. Chacun de leur côté et pourtant côte à côte, ils marchèrent jusqu'au bâtiment du Public Pharmacology Center of America accompagnés par quelques gouttelettes qui tombaient ici et là. Le bâtiment universitaire était laid, d'une laideur à ne pas se faire remarquer, contraste saisissant avec le souterrain privé. Malgré la saison estivale qui battait son plein, une certaine quantité d'étudiants occupaient les corridors et les escaliers de l'édifice. Si la question *Connaissez-vous le PBCA?* leur avait été posée, la réponse aurait invariablement été *non* avec de grands yeux signifiant non pas leur intérêt pour la question, mais plutôt leur réprobation d'être ainsi dérangés. Le couloir central odorait les plats du jour et l'eau de javel, mélange d'odeurs assez

déplaisant. Leurs pas martelaient le sol en vieux linoléum vert pâle se mêlant aux voix amplifiées par le plafond vouté. Une porte s'ouvrit et laissa entrevoir les tables grafignées et les appareils usagés. À cet instant, la même pensée envahit l'esprit d'Élisabeth et de Thibodeau : une certaine nostalgie du monde universitaire. Ils arrivèrent à l'ascenseur, descendirent jusqu'au niveau métro, se dirigèrent vers les descenseurs individuels. Au même moment, dans un des descenseurs, une voix ordinée salua Maria Demeyer et autorisa sa descente jusqu'au secteur C.

À peine pénétrée dans le laboratoire, la technicienne s'affaira à ses tâches sans mot dire. Thibodeau la regarda d'un air ahuri et demanda à Marc où l'avait-il dénichée, celle-là ? Il ne répondit pas. Thibodeau lui passa la main plusieurs fois devant les yeux. Il hésita, puis secoua Marc. Ses os grincèrent les uns contre les autres comme la craie sur l'ardoise, ses paupières humectèrent ses cornées, sa respiration devint bruyante, sa bouche émit un balbutiement incompréhensible.

— Allergie aux arachides, articula-t-il enfin.

— Quoi? Je ne vois pas le lien entre une allergie aux arachides et ta déconnexion totale.

Ses mains ensanglantées d'avoir essayer de contenir tout ce rouge qui sortait d'un corps et puis de l'autre et puis des deux en même temps. Deux corps étendus inertes sur le sol. Les secours. Le médecin légiste.

— Qu'est-ce qui s'est passé Marc? insista Élisabeth.

— Un accident.

— Avec le détenu? Marc, est-ce que ça va? Est-ce que Thompson va bien?

Marc ensevelit ses souvenirs loin de lui-même et expliqua le plus calmement du monde les évènements de la matinée.

— Je travaillais tranquillement. L'alerte d'urgence s'est mise à sonner. J'ai regardé et le détenu était étendu par terre, son déjeuner aussi. Je n'ai pas pris de chance, je lui ai donné de l'épinéphrine. Il se repose maintenant.

— Il faut aviser le médecin, dit-elle.

— Non.

— Depuis quand tu es directeur, Thibodeau?

— S'il lui fait une prise de sang, adieu la recherche!

— Élisabeth, dit Marc, il a raison. Si le virus a déjà commencé à agir, comme je le soupçonne, on ne sait pas ce qu'un médecin pourrait trouver.

Élisabeth ouvrit la bouche, la laissa grande ouverte, puis la referma.

— C'est même plutôt inespéré comme dénouement. Sérieux, on ne pouvait pas demander mieux. Comment nous aurions fait pour « l'étudier »? poursuivit-il en mimant des guillemets. On a un motif sur un plateau d'argent!

— Et? s'enquit Marc.

— Je veux voir ce qui a changé, je veux voir le miroir de l'humanité.

Marc acquiesça.

— Rigueur, par contre, Thibodeau. De la rigueur.

— *Sir, yes, Sir!*

Élisabeth le retint par le bras.

— Je m'en occupe.

— Les dames d'abord, se moqua-t-il en s'inclinant.

Marc resta derrière avec la table redevenue blanche et opaque. *Triple homicide* titrait les journaux bostoniens de l'époque. *You are born twice, doctor*. Le PBCA avait tout arrangé.

Dans le laboratoire, Élisabeth s'était arrêtée dans l'ouverture béante de la cellule. Lucas regardait le noir de ses paupières closes. Il pensait à la panique, à l'effroi, à la peur qu'il n'éprouvait plus. Elle frappa doucement sur le cadre avec la jointure de son index replié. Mourir. Vivre. Il n'avait choisi ni l'un ni l'autre. Le métal rendit la note juste. Duetto pour hautparleur. Élisabeth prit la main de Thompson, paume face au ciel, allongea tendrement le majeur et perça l'épiderme. Il entendit les battements de son cœur résonner dans l'extrémité percée. Elle retourna la main, pressa fermement le bout du doigt et écrasa la goutte de sang entre deux lamelles.

Pendant ce temps, Thibodeau occupait la technicienne : analyse ceci et cela, et refais tous les tests quotidiens. Il lui disait qu'il fallait des données comparatives pour trouver ce qui leur avait échappé. Cela l'occuperait toute la semaine, du moins l'espérait-il.

L'après-midi s'étirait tranquillement lorsque Thibodeau, sans avis quelconque, sortit courir. Le vent soufflait rageusement et lui giflait la pluie au visage. Thibodeau se défendait contre les coups de son adversaire par des enjambées toujours plus rapides. Il glissa, roula sur le côté et se releva. Trop occupé par son combat, il n'entendit pas les applaudissements de quelques admirateurs sous parapluie ni le klaxon des voitures qu'il coupait sans cesse. Ce que les gens pensèrent, ce que les gens pensent, ce qu'ils penseront... Petit, il se précipitait larmoyant dans les bras de sa mère, mais elle le remettait debout, le regardait droit dans les yeux, avec ce regard que seule une mère peut avoir, dans la vie on ne pleure pas, va courir. Il s'enfonça dans le couloir bondé du métro ignorant les gens qu'il bousculait sur son passage. Non, il ne pouvait pas se tromper, il fallait qu'il trouve quelque chose, n'importe quoi, le plus insignifiant détail. Rentrer au plus vite au laboratoire. La porte du PBCA, le descenseur (bonjour, docteur Thibodeau), le couloir, la porte jaune lime. Retrouver les deux autres.

Les deux mains de Lucas reposaient à plat sur la surface plastique du bureau. Sa peau avait repris de la couleur, ses mouvements de la vigueur, mais au centre de lui-même il demeurait une faiblesse, témoin de l'incident du déjeuner. Il prit une gorgée d'eau, la sentit descendre le long de son œsophage et envelopper son estomac, en prit une seconde, mais il ne ressentit plus rien. Il jeta un coup d'œil sur le cadre photo : ses deux fils figés, immobiles, une expression fausse collée aux lèvres, ne retournèrent pas le regard. Il n'avait pas la moindre idée pourquoi, aujourd'hui, il était devenu allergique aux arachides. Le timbre gargouillant de son ventre se mêla à celui de l'ouverture de la porte. Il tourna la tête, Thibodeau, le visage surchauffé, se tenait dans l'embrasure. Une mince couche d'eau s'amoncelait tranquillement sous ses pieds.

— *I'm glad it's off my mind. Glad.*

— Si j'étais ton père, je te dirais de retomber sur tes jambes. Si j'étais ton ami, je te dirais de prendre une pause. Et comme je ne suis que Lucas Thompson matricule 1542 du pénitencier Archambault je ne ferai que te demander gentiment de me laisser tranquille.

— Thompson, merde! Je vais aller prendre ma douche. Après je vais revenir et je t'amènerai prendre la tienne, ok? Puis, je te demanderai où sont les autres et on parlera comme on fait les samedis.

Lucas se décida enfin à manger quelque chose.

Lorsque Thibodeau revint au laboratoire, Thompson dormait; effet probable de la diphenhydramine en comprimé qu'il prenait pour stabiliser les symptômes de son allergie du matin. Thibodeau resta un moment à observer la cage thoracique de Lucas se soulever et s'affaisser, assez longtemps pour émuler le rythme respiratoire du détenu. Son téléphone vibra : je m'en occupe, je suis déjà au labo, écrivit-il. Il pianota quelques touches sur l'écran de contrôle. La porte de la cellule du prisonnier se scella, sa cage thoracique ralentit encore son rythme, le gaz traversa les alvéoles de ses poumons, son sang se contamina, son cerveau s'engourdit. L'air redevint normal, Thibodeau entra, tourna le détenu sur le côté, baissa son pantalon, nettoya la région correspondant au muscle vaste externe, enfonça l'aiguille de la seringue, vida son contenu, retira la seringue, remonta le pantalon. Il quitta le laboratoire en réfrénant l'envie de regarder derrière. Son esprit d'ordinaire tranquille ne l'était plus tout à fait : l'idée encore inachevée d'une étdique le bouleversait.

Le vent s'éleva, Lucas glissa sur le sol trempé, il s'agrippa au premier arbre, et, suspendu entre le mont Pinacle et le sol, il lâcha prise et tomba. En même temps, il était couché sur la patinoire du village, le froid de la glace transperçait son manteau, ses pieds étaient nus sur l'étang du parc Lafontaine, le soleil se couchait sur les reliefs du Coleman State Park. Il entendait le bruissement du vent et la plainte du chemin de fer. Ils murmuraient Lucas, Lucas.

— Es-tu correct? Lucas? demanda Élisabeth après avoir fait coulisser la porte de la boite blanche.

L'horloge indiquait 1 h 11. La nuit s'étendait jusque dans l'underground montréalais; seules les marques fluorescentes de sécurité offraient leur faible lumière. Thompson ouvrit les yeux, il distingua nerveusement la silhouette féminine, puis reconnut les formes de la docteure. Il l'aurait embrassée s'il avait été libre. Il referma les yeux.

— Oui, juste un rêve.

— Tu es sur le plancher.

— Je peux te confier quelque chose, Élisabeth.

— Éli.

— Je me sens prisonnier.

— Tu veux une autre sortie?

— Non, tu ne comprends pas. Pas prisonnier comme ça, prisonnier, là, ici, dit-il en posant ses deux mains sur son torse. C'est comme si quelque chose en moi avait changé. C'est fou, c'est presque physique.

— Ton corps se remet encore du choc de l'allergie.

— Oui, surement. Ça doit être ça. Mais je suis sur le plancher, vois-tu, et ça ne m'est pas arrivé depuis longtemps. Je rêve beaucoup trop et je tombe.

— Je t'écoute, Lucas. Explique-moi, car je ne comprends pas.

— Il faudrait que tu me connaisses mieux.

— Ou que j'en connaisse moins.

— Que veux-tu dire?

— Rien, laisse faire.

Elle se coucha sur le dos près du prisonnier.

— Quand j'étais petite et que je n'arrivais pas à dormir, mon père m'amenait dans le salon, on se couchait sur le tapis et on regardait le plafond. Je vois un dragon qui crache du feu, le vois-tu, regarde! me disait-il. Et là, il pointait ailleurs, un gros lapin avec ses grandes oreilles! Regarde, papa, là, un ourson qui mange un bol de gruau. Oh oui, je le vois. Oh et là, papa, on dirait un cœur. Et on s'endormait comme ça sur le plancher du salon.

— J'aurais aimé être un père comme ça. J'aurais aimé être un père tout court. Au moins qu'on me laisse ma chance.

Élisabeth se releva, s'excusa de l'avoir dérangé en pleine nuit. Il s'excusa de l'embêter avec des histoires incompréhensibles. Sa vie. Ça va. C'est moi qui. Allons. Rire.

— Merci, Lucas.

— Pourquoi?

— Je ne sais pas, pour tout, j'imagine.

— Merci, Éli.

CHROMATIDE

— On ne peut plus la laisser seule dans le laboratoire, lança Thibodeau dès qu'Élisabeth franchit la porte.

— De quoi tu parles?

— Comme tu n'étais pas là ce matin, Marc a ouvert à Demeyer. Il l'a laissée dans le labo pendant qu'il faisait son ordre du jour.

— J'étais chez le médecin. Et puis, on fait toujours ça, on la surveille par le mur autogéré.

— On ne peut plus. Fini, exit, toujours quelqu'un avec elle.

— Voyons! Qu'est-ce qu'elle a fait?

— Le sang de Thompson.

— Mais tu n'avais rien trouvé...

— Rien.

— Alors, ce n'est pas si grave.

— Elle, si.

— L'élève a surpassé le maitre.

— La chance du débutant. Qu'est-ce que tu faisais chez le médecin?

— Qu'est-ce qu'il en pense, Marc?

— De ton rendez-vous chez le médecin?

— Décroche, Thibodeau, tu ne sauras rien.

Ni de ses envies soudaines, ni de ses vertiges hormonaux, ni de ses rêveries sensuelles. Rien.

— Montre-moi, ajouta Élisabeth.

Le plafond se tapissa de globules rouges.

— Qu'est-ce qu'on cherche?

— C'est ce que je me suis demandé toute la journée hier. Pourquoi on ne voit aucune différence? Ça pourrait être le sang de n'importe qui.

— Celui des souris non plus ne montre aucun changement.

— Le virus s'attaque quand même à un ADN plus complexe.

— Quel test a fait Demeyer que tu n'as pas fait? Parce qu'il s'agit de ça, n'est-ce pas?

— Un simple test de groupe sanguin.

Élisabeth portait une robe émeraude et ses petites ballerines en cuir beige. Elle avait ceinturé sa taille et découvert ses épaules. Si elle avait eu dix ans de moins, il l'aurait invitée à prendre un verre, puis, comme avec toutes les autres, l'aurait larguée après utilisation. Élisabeth enfila son sarrau blanc et rejoignit les autres dans le laboratoire. Il resta derrière, envahi d'une affliction soudaine. Toutes ces femmes qu'il avait possédées l'instant d'un présent fuyant... Il se souvint de la note sur le comptoir de la cuisine : en souvenir de nos regards dans le cours de math. Le métro l'aurait happé qu'il n'aurait pas eu plus mal. Il avait pleuré, sans se sauver courir, en pensant à ses ongles, à son odeur, à elle toute entière. Thibodeau allait avoir trente ans.

Maria ne comprenait probablement ni l'étendue de sa découverte ni ce qu'elle représentait. Son cas ne fut plus abordé : une technicienne ne trouve pas. De toute façon, Élisabeth fit mieux. Non seulement elle démontra que le sang de Thompson ne correspondait pas à un groupe sanguin connu, mais elle fit la preuve qu'il était incompatible avec tous ceux connus chez l'*homo sapiens*. La fascination qu'éprouvèrent alors les chercheurs pour ce sang semblable à n'importe quel autre et pourtant différent dans son essence même les transporta d'hypothèse en hypothèse : la principale tournait autour du visage chiral de l'humanité. Bien vite, toutefois, les ondulations sonores que créaient les trois voix cessèrent. L'enthousiasme céda la place à l'inquiétude. Le poids de la terre et des immeubles pesa sur la structure de la salle de conférence et, sans avertissement, le bruit du verre éclatant sur le béton résonna dans la pièce vide. Thibodeau, fidèle à lui-même, ouvrit la bouche : Tu veux nous faire faire une syncope? Marc ne savait plus s'il fallait s'excuser. Il ne se souvenait pas si le verre avait glissé de sa main ou s'il avait volontairement ouvert les doigts. Élisabeth soupira. Quel matin! laissa échapper Élisabeth qui, soit dit en passant, n'avait aucun trouble physique expliquant ses pulsions sexuelles. Chacun se questionnait sur le M4C3. Allait-il vraiment leur laisser voir l'autre humanité, celle qui serait à leur place si l'évolution n'avait pas préféré L.U.C.A. à son miroir. Au moins, d'une chose, ils étaient certains : l'arbre phylogénétique venait d'être réinitialisé.

Lucas avait toujours pris soin de son corps, extérieur comme intérieur, tellement bien en fait que, lorsqu'il ouvrit les yeux, il était complètement rétabli de sa crise arachidonique. Il se

leva de bonne humeur, fit une toilette rapide, s'habilla et attendit son petit déjeuner. Sa cellule s'ouvrit. Maria s'affairait déjà dans le laboratoire. Il ravala son appétit et commença son travail d'entretien. Il balaya le plancher impeccable, épousseta les étagères nettes et frotta les comptoirs soignés. Lucas ne supposa pas une seule fois que son travail ne servait à rien. Il arrosa les plantes et nourrit les souris. Thompson n'entendait que le frottement des manches du sarrau de la technicienne. Il n'osait ouvrir la bouche. La concentration muette de cette femme anonyme l'intimidait. Il fut bientôt midi, une heure, deux heures. L'acide gastrique s'accumulait dans son estomac qui grondait comme un tonnerre lointain, mais il ne fit mot.

Autour de la grande table, les trois scientifiques pianotaient sans relâche sur la surface vitrée. Le plafond enchainait les images et les textes comme un stroboscope infatigable. La beauté de la scène était toute contemporaine; la stérilité tant recherchée par le design succombait à la puissance de la technologie et de l'art biologique. Seul un signal sonore régulier qui émanait de la poche arrière de Thibodeau rendait l'expérience interactive et immersive moins appréciable.

— *Define irony - a bunch of idiots dancing around on a plane to a song made famous by a band that died in a plane crash.*

— Un jour, Thibodeau, il va falloir que tu m'expliques comment fonctionne ton cerveau, dit Élisabeth.

— C'est vrai qu'un cerveau de génie…

— Franchement, lâcha-t-elle, en tout cas je ne vois pas le lien entre ton téléphone et l'ironie.

— Facile, rétorqua Thibodeau, on travaille depuis des heures sur le sang de Thompson…

— Eh oui!

— Laisse-moi donc finir! Donc, on travaille sur le sang de Thompson, et qui était supposé aller faire un tour dehors d'après toi?

— Il avait une sortie.

— Eh oui! répéta-t-il sarcastiquement.

— Sors-le quand même, intervint Marc.

— Il est presque trois heures.

— Sors-le.

Thibodeau roula les yeux dans le haut de leur orbite et fit une révérence tout en passant la porte à reculons.

Dans le laboratoire, tout était calme. Maria était invisible et Thompson s'était assis devant son bureau. Thibodeau arriva par-derrière voulant surprendre le détenu pour rire, mais son attention bifurqua sur le cadre photo. Thompson se retourna et, voyant que le chercheur fixait le cadre usé par les années d'emprisonnement, prononça quelque chose à propos de ses deux fils.

— Tu me niaises, répondit Thibodeau.

— Ils avaient 8 et 4 ans. Ils sont beaux, n'est-ce pas?

— Thompson dit, sérieusement, tu vois quelque chose dans le cadre.

— Non, je ne suis pas encore fou.

— Tu m'as fait peur.

— Mais quand je regarde, là, le brun du carton, je les vois. Parfois, ils sont petits, parfois, ils sont grands. Ils sourient. Ils sont heureux. J'imagine qu'ils sont heureux. Sans moi. Ils ne me regardent jamais. Le plus vieux a les yeux verts. L'autre a mes yeux, vois-tu, foncés comme s'il n'y avait ni pupille ni iris. Juste un grand trou noir.

Thibodeau pensa à son propre père. Son vrai père. Pas celui de sa demi-sœur qu'il connaissait trop bien. L'autre, celui qui donnait toujours une réponse et à qui il ressemblait tant que sa mère ne pouvait s'empêcher de revivre son aventure chaque fois que son regard se posait sur son fils. Les yeux du cœur. Comme la chanson que sa mère chantait à tue-tête en passant l'aspirateur. Thibodeau esquiva la conversation. Thomqson demanda de passer par la salle de repos avant de sortir, question de prendre une douche et de manger son plateau avec l'autocollant « diner ». Thibodeau acquiesça tout en se perdant en excuses d'avoir oublié ses repas.

Élisabeth leva les yeux : sur le visage de son collègue, la peau semblait durcir comme l'argile qui sèche au soleil. Bientôt, la commissure des lèvres ne pourrait plus s'étirer vers le haut. Déjà, les yeux s'étaient figés en une tristesse déchirante. Elle se demanda s'il avait dormi avec ses vêtements tant ils étaient fripés. Elle ne pouvait pas se fier à l'odeur : Marc ne

sentait rien. Ni le café du matin, ni le détergent « agrumes vivifiants », ni la gomme à la menthe, ni même ses affreux produits nutritionnels liquides. Malgré toutes ces années à le côtoyer chaque jour dans cette section C qui l'avait cachée, elle ne savait rien de plus sinon qu'il n'était pas mort. Il la fascinait. Elle lui fabriquait des dizaines de passés plus lugubres les uns que les autres, mais l'imagination ne peut pas concevoir un scénario de vie aussi destructeur.

Dehors, il faisait chaud. Le mois de juillet s'éternisait jusqu'au mois d'aout avec ses cris d'enfants s'éclaboussant et le brouhaha de ses terrasses pleines. Elle pensa aux vacances qui s'accumulaient à son nom dans la banque des ressources humaines. Plus tard. Après. De toute façon, en bas, elle n'entendait plus les sons de l'été. Elle regarda les hautparleurs encastrés. Marc n'aimait pas la musique; elle lui donnait des migraines.

— Pourquoi voulais-tu qu'il l'amène dehors quand même?

— Ça commence à être dangereux. Il faut rester vigilant. Un seul faux pas et c'est le programme national qui tombe.

— Qu'est-ce que tu en as à faire du programme?

— Il ne me reste que mon emploi.

— Il y a autre chose.

— Il y a toujours autre chose, Élisabeth. Les paroles qu'énoncent les gens ne servent qu'à communiquer. Dans leur tête, d'autres mots se superposent à ce qu'ils disent et ils s'enfoncent ou s'élèvent. Il y a toujours autre chose, sinon il ne faut pas franchir la limite, tomber de l'autre côté. Être dans la tête d'un autre, c'est dangereux.

— Et être coincé dans la sienne, c'est mieux?

Élisabeth se mordit la lèvre. Le tact qu'il lui manquait venait de blesser Marc qui se renfrogna comme un mollusque dans sa coquille. Elle voulut s'excuser, mais cela ne servirait à rien. Elle baissa les yeux sur la vitre de la table, afficha un clavier et dactylographia le rapport du deuxième jour de la procédure du point 4 de l'ordre du jour d'avant-hier. Marc observa un instant les mouvements gracieux des doigts allongés d'Élisabeth. Ma femme les avait plutôt courts. Il détourna rapidement le regard et se concentra sur l'analyse de sang du

prisonnier; il revérifia les données, les marges possibles d'erreur, la validité des tests... Il n'y avait aucun doute : le virus M4C3 agissait bel et bien au sein de l'ADN du détenu.

Thibodeau et Thompson ne parlaient pas, restaient debout, transpirant la chaleur de l'asphalte.

— Bon, je ne vais pas rester planté là à cuire ɐuoɔ le soleil. Tu as une idée de ce que tu veux faire, Thompson?

— Ça va?

— Non. Oui. Laisse faire.

— C'est à cause d'hier? Je m'excuse. Je ne savais pas que j'étais allergique.

— Non, c'est moi qui m'excuse, Thompɔon. Trop de travail.

— Vous avez trouvé du nouveau? Ça fait des semaines que vous tournez en rond dans le laboratoire et là depuis deux jours on dirait que vous n'avez ɐsq assez d'heures dans une journée.

— En quelque sorte.

— Tu ne peux pas ɔm le dire. Je comprends. Secret de chercheur. Sinon pour mon sang tout était beau?

— Oui.

— Tant mieux. En tout cas, je me ɐnɔɐ bien. Comme si ce n'était jamais arrivé.

— Tu ʇe sens comment au juste?

— Je ne sais pas. Comme après ton jogging, j'imagine.

— Tu te sens oxygéné?

— Ah oui, on pourrait utiliser ce mot-là.

— Probablement que l'adrénaline sécrétée par ton corps circule encore et augmente ton absorption d'oxygène.

— Ah oui, surement.

— Tu sais pour le cadre tantôt. Ils étaient vraiment beaux, ʇes gars.

Thompson sourit en coin. Thibodeau enlaça son bras autour de ses épaules et le secoua un peu.

— Allez, on rentre.

Thibodeau n'oublia pas cette fois de prendre le plateau souper de Lucas que ce dernier glissa dans le réfrigérateur compact sitôt arrivé. Maria avait quitté les lieux. Le laboratoire était soigneusement rangé. Dans la salle de conférence, Marc et Élisabeth travaillaient encore. Thibodeau ferma la porte de la pièce d'assignation nocturne. Il s'immobilisa à la gauche de Marc et en face d'Élisabeth et attendit. Longtemps. Il s'énerva, sortit par la porte jaune lime, alla s'assoir au restaurant qu'un ami venait d'ouvrir, loua une tablette numérique et diffusa en flux le nouveau film de l'heure en avalant sans gouter le repas qu'il avait commandé. Il rentra chez lui vers minuit et s'endormit dans son hamac; l'alarme d'avertissement d'endormissement du détenu n'avait toujours pas sonné.

Thompson caressa la texture lisse et froide du polymère dans l'espoir de trouver un interrupteur pour chasser l'obscurité. Il s'entêtait à regarder, à scruter avec des yeux qui ne voyaient que du noir et quelques nuances faibles de gris foncé. Le mur s'effaça sous ses mains, il toucha de la terre, de l'écorce. Il cherchait encore un trou, un relief, n'importe quoi qui pouvait actionner une commande. Ses mains touchèrent quelque chose qui ressemblait à un cadre, Thompson tira sur le rectangle de toutes ses forces jusqu'à ce que le mur s'effondre sans libérer son trésor. Thompson avança en trainant ses pieds; il marchait à quatre pattes, debout et rampait à la fois. Il s'assit à bout de force. La noirceur l'enveloppa d'un manteau d'ombres. Il voulut crier, mais il n'avait pas de voix. Il voulut soupirer, mais il n'avait pas de souffle. Il voulut enfouir son visage dans ses deux mains et pleurer, mais il n'avait pas de visage.

Sur la rue Bleury, la circulation avait perdu sa fluidité. Les barrières métalliques temporaires quadrillaient le quartier. Les sacs à dos s'ouvraient et se refermaient sous l'œil attentif de la sécurité. Les hautparleurs crachaient à plein volume. La foule hurlait. Marc avait fermé la porte de sa chambre. En vain. Les basses traversaient son corps. Sa cage thoracique les amplifiait. Son cerveau n'en pouvait plus. Il se tourna sur le côté. Sur sa table de chevet, son verre d'eau qu'il avait couvert d'un carré de papier mouchoir et son réveil-matin aux chiffres rouges écoutaient en silence le vacarme. Il abdiqua, avala un somnifère. Il lui sembla

entendre la vibration de son téléphone dans la poche gauche de son pantalon oublié dans la salle de bain, mais il dormait déjà.

Quant à Élisabeth, elle s'était couché tôt et, à sa grande surprise, bien qu'elle n'en fut pas consciente, s'endormit aussitôt. Son corps avait pris le dessus sur l'intellect, ne pas mourir d'un manque de sommeil, survivre. Le ventilateur oscillait, un air tiède caressait sa peau. Elle dormait nue pendant les canicules. L'alarme d'endormissement du détenu sonna sur son téléphone : elle ouvrit les yeux. Elle éteignit l'alarme et regarda l'heure. C'est bon, je prends le tour, texta-t-elle. Elle s'habilla, appela un taxi et sortit en oubliant de verrouiller sa porte. Sur la banquette arrière, elle somnola en écoutant les histoires du chauffeur qui parlaient de... elle donna un gros pourboire. La fatigue l'accablait, ses pas étaient lourds et lents. Dormir avait eu l'effet inverse; les hormones catécholamines avaient sonné la retraite. Élisabeth entama la procédure : le gaz, l'injection. Ses gestes étaient subconscients. Situation comparable à celle qu'b automobiliste qui, empruntant toujours les mêmes rues, se demande, incapable d'affirmer ou d'infirmer la chose, s'il a bel et bien freiné devant l'arrêt. Elle replaça le lourd corps de Thompson à moitié tombé du lit. Il dégageait une telle chaleur! Se blottir juste un peu, deux minutes. Elle se glissa entre le mur et le détenu et s'étendit. Ne pas dormir. La chaleur, la douceur, l'équilibre parfait entre les muscles et les tissus adipeux. Encore une minute. Trente secondes. Surtout ne pas dormir.

QUATRE PLUS UN

Élisabeth sursauta comme lorsqu'elle rêve qu'elle tombe dans un ravin et qu'elle se réveille juste avant de toucher le fond. Son cœur allait lui sortir de la poitrine, ses cheveux étaient trempés. Elle s'extirpa d'entre le mur et le prisonnier. Le plus délicatement possible. Au contact du sol, sa cheville craqua. Élisabeth retint son souffle guettant quelque indice d'un sommeil dérangé. Un clignement de paupière. Un repositionnement. Un baillement..... Probable que le sévoflurane agissait toujours. À moitié rassurée, elle reprit le cours normal de sa respiration et suivit les bandes fluorescentes jusqu'à la salle de conférence, n'osant forcer le système automatique d'éclairage. Son cœur cognait, acharné, dans sa poitrine. Son regard traversa une dernière fois les murs tandis qu'elle franchissait la porte jaune lime. Tout était pénombre et immobilité. Elle erra quelque temps dans le centre-ville, troublée qu'il ne lui reste rien : ni la chaleur de Thompson, ni la sensation d'être prise sur le fait. Elle entra dans un café, commanda un muffin, s'assit et feuilleta sans intérêt les médias sociaux. Soudain, elle frappa son front de sa paume. J'aurais dû y penser avant! Elle écrivit le nom du détenu dans le moteur de recherche. Les résultats, déjà, déferlaient devant elle. Elle ferma les yeux. Cent fois, il aurait pu le lui révéler, mais il ne l'avait pas fait.

De son appartement calfeutré, Marc passait directement au souterrain du métro, puis à celui du PBCA. La porte de l'ascenseur s'ouvrit. Ni \ veau \ mé / tro. Ses sandales frappèrent le sol à un rythme régulier, jamais plus lent, jamais plus rapide, sur les mêmes céramiques qu'hier, qu'avant-hier. L'heure de pointe matinale l'encerclait, les gens le bousculaient, et, toujours, il continuait : le gauche sur la céramique beige, le droit sur la brune. Bonjour, docteur Marc Huynh. La porte jaune s'ouvrit. Marc lut le communiqué du PBCA, ouvrit une application de traitement de texte et planifia l'ordre du jour. Un matin comme tant d'autres. Les deux femmes entrèrent, traversèrent la pièce, passèrent l'unique autre porte. Élisabeth revint, s'installa à la gauche de Marc, regarda sa peau bleutée par la luminosité de la table, lut le communiqué, lut l'ordre du jour. Thibodeau entra, déposa sa boisson énergétique sur la table, X rouge, X rouge. Oui, comme tant d'autres.

Ils se retournèrent machinalement vers le mur et perçurent presque simultanément les mouvements de la technicienne et la quasi-immobilité du détenu.

— On pourrait arrêter, insinua Élisabeth

— On continue, dit Marc d'une voix effacée comme si sa gorge ne se souvenait plus comment émettre les sons nécessaires à l'articulation de sa pensée.

— Pourquoi? On a assez de données. Le nouveau groupe sanguin est suffisant pour prouver l'état d'avancement de nos recherches.

— De toute façon, c'est un virus, dit bêtement Thibodeau. Il y a de fortes chances qu'il continue son action même sans les injections.

— Il est condamné, chuchota Élisabeth.

— Dans quel sens? s'esclaffa-t-il.

Élisabeth regarda Thibodeau droit dans les yeux, attendit assez longtemps pour que la situation devienne humiliante et lui lança son sac à dos au visage. Il esquissa un sourire en lui rendant son sac et s'excusa maladroitement en insinuant que la réplique était trop facile. Marc n'avait pas bronché. Sa capacité à se couper du monde réel était phénoménale. Développée depuis son enfance, elle avait atteint son apogée après l'accident, et du coup, lui avait permis de survivre. Ses yeux s'allumèrent doucement.

— La condamnation ne sera peut-être pas celle que tu crois, Élisabeth. Les plantes et les souris vont très bien. Si on se fie à leurs résultats, probablement que Thomqson ne mourra pas de l'infection. Il sera simplement ce que l'humain aurait pu devenir si l'évolution avait choisi l'autre côté chiral. Il sera le témoin de l'autre dimension.

— *I believe whatever doesn't kill you, simply makes you... stranger.*

— Et nous? On vit comment avec ça? bredouilla-t-elle.

Elle ne pouvait pas continuer à faire semblant. Quel qu'ait été son crime, c'est un prisonnier, essaya-t-elle de se convaincre. Rien ne pouvait convaincre un cœur. Pas même une tête. Et il y avait la curiosité. Toutes ses recherches. L'aboutissement d'une vie. En un homme innocent. Le corridor. Élisabeth hurla, hurla et hurla jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien. Ni prisonnier. Ni recherche.

Thibodeau se dirigea ɐɹɐv le laboratoire la tête basse : la gloire est bien amère parfois. Mais le sommet n'a pas de prix. Il roula ses épaules vers l'arrière ce qui releva immédiatement sa tête et lui fit entrevoir la ɐiov à suivre.

Thompson s'éveilla avec l'impression que son cerveau prenait plus de place que ce que son crâne pouvait contenir. La pression qu'il ressentait derrière son front et autour de sɐs yeux le fit vaciller. Il tenta de les garder ouverts. Il en était incapable. Il s'étendit. Thibodeau passa sa tête à travers l'entrebâillement. Il parlait normalement, il le savait, mais il n'entendait que des sons agressants qui augmentaient sa douleur. Il avala les pilules qu'il lui tendit. Après une dizaine de minutes interminables, l'algie diminua et encore plus avec le temps qui continuait de filer. Elle ne disparut pas complètement, mais elle s'amenuisa suffisamment pour que Luɔas se lève et entreprenne ses tâches quotidiennes. Pourtant, sitôt debout, il s'arrêta net. Ses paupières restèrent ouvertes longtemps sɐns cligner dans un ébahissement indescriptible. Tous se retournèrent comme des aimants attirés par une force d'attraction et aperçurent ce qui semblait être la crɐation inexplicable des millions de chemins neuronaux et sensoriels qui permettent à l'Homme de voir comme si le cortex visuel avait tout à interpréter, comme si on lui avait inventé des yeux.

Tous à l'exception de Marc Huynh. Les épaules affaissées et le cou courbé, posture issue d'un manque d'exercice et d'une mauvaise ergonomie, il s'occupait des données, des rapports, de toutes ces ɐɔɐoɹd que doit faire un directeur. Il ne saura jamais pourquoi il tourna la tête et regarda le laboratoire à travers le mur de polyméthacrylate de méthyle (ꟼMMA) juste après l'instant. Une sensation l'avait envahi, un instinct. Non, c'était un hasard, c'était parce qu'il mettait le point final au rapport sur les impacts actuels du virus. Pourtant, Marc Huynh quitta la salle de conférence, quitta l'immense table et rejoignit les autres. Dans le laboratoire, il sembla le lɯɐs à avoir les deux pieds sur terre. Il tapa des mains, fortement. Le magnétisme abandonna son pouvoir à la charge du son. Maria fut la première à reprendre ses tâches, mais elle s'en fut bien vite diner. Thompɐon n'avait toujours pas prononcé une syllabe. Et tous, même Marc à qui l'évènement s'était soustrait, respectèrent l'exigence du moment qui ordonnait que le pɹisonnier soit le premier à parler.

Est-ce qu'un effet secondaire des médicaments que vous m'avez donnés ce matin ou ceux de l'allergie...

— Quel est ton symptôme? demanda Thibodeau

— Jɘ n'ai pas de mots pour le décrire.

— Ce sont tes yeux? essaya Élisabeth.

— Oui.

— Tu ne vois pasʔ lança Thibodeau.

— Non, ɟe vois plus. Jɘ ne sais pas comment l'expliquer.

— Essaie, l'encouragea-t-il.

— Les yeux d'Élisabeth.

— Je te l'ai déjà dit : une bête question de pigments, répondit-elle.

— Pigments. Oui, les pigments. Tes yeux ne sont pas qu'ambrés ou orangés, ils ont une palette bien à eux qui varie du jaune le plus profond au rouge le plus intense.

L'incompréhension se lisait sur le visage des chercheurs. Eux non plus n'avaient pas de mots.

— Les murs, continua Lucas, ne sont pas blancs. Ils sont marbrés d'oscillations lumineuses dans les teintes de vert, de bleu, de violet. Je. ɘl. Je n'ai jamais vu comme je vois aujourd'hui. Je, ɘɟ. Je suis émerveillé. J'ai peur.

— Assis-toi. On va faire des tests. On va trouver ce que tu as, dit Élisabeth.

— Si quelqu'un veut mon avis, lança Thibodeau, il n'y a pas de mal à voir plus de couleurs. Ce n'est pas comme ɛ'il était devenu aveugle.

— Regagnez votre cellule, dit Marc en s'adressant au détenu. Puis, il se dirigea vers la salle de conférence bientôt suivi des xuɔb autres.

— Je veux que vous m'épluchiez toutes les recherches actuelles concernant la vision de l'ê humain.

— Mais on va y passer la semaine! s'indigna Thibodeau.

— Tu me décourages, soupira Élisabeth. Vas-tu vieillir un jour?

— Je n'aurai peut-être pas besoin. On peut ʁvoir un microscope ophtalmique? Plus puissant que ceux pour les chirurgies.

— Surement, dit Marc tout en envoyant déjà la demande.

— noꓭ, eh bien, puisqu'on a fait le tour, je vais aller prendre une bouchée.

Élisabeth partagea son exaspération avec Marc qui n'écoutait déjà plus. Elle passa la bretelle de son sac sur son épaule droite sans se badrer de passer la seconde et alla s'écraser sur un tabsmi de la salle de repos. Elle ne se doutait pas à quel tnioq la journée serait longue.

Par-delà les murs, Lucas Thompson, assis devant sa salade, s'émerveillait des milliers de teintes qui s'offraient à son regard. Tous les lemmes de toutes les langues du monde ne suffiraient pas à décrire ce qu'il voyait. Aucune personne de cet univers ne pouvait comprendre. Ce qu'il voyait relevait de l'inimaginable, de l'inaccessible. Un peu comme une caméra sur trépied qui photographie le ciel pendant dix secondes pour montrer toutes les étoiles et les couleurs qui échappent aux pathétiques yeux des bipèdes. Pour une rare fois dans sa vie, Thompson avait fait le bon choix.

L'après-midi se déroulait normalement dans le laboratoire. Thomqson avait repris ses travaux de conciergerie. Il avait même demandé s'il pouvait donner un bain aux souris. Tout le monde l'avait regardé comme s'il était un peu dérangé et l'avait laissé faire. Parce que, de toute façon, les souris, ils ne les étudiaient plus vraiment, et qu'il fallait bien occuper le détenu. Thibodeau se mit à tourner en rond autour de l'ilot central. Élisabeth s'énerva parce que cela l'énervait. Thibodeau s'arrêta net. « Elle est où Demeyer? » Marc pâlit. Élisabeth consulta son téléphone. Ils comptèrent les doses du virus synthétisé. Lucas n'échappa rien de la scène. Thibodeau alla voir dans la salle de repos. Aucun d'eux n'avait son téléphone, encore moins son adresse. Marc prit ses mémos. Le département d'approvisionnement avait un microscope de disponible à leur unité de *structural biology* à Pittsburg. Il arriverait dans quatre heures. Thibodeau afficha dès lors un sourire péda[illegible]auquel Élisabeth se déroba; elle avait de la lecture à faire.

— Thompson, lança Thibodeau, qu'est-ce que tu connais des yeux?

J'ai vu un schéma comme tout le monde.

— Et si je te dis : *rétine*?

— L'espèce d'écran au fond de l'œil.

— Fort.

— J'ai un problème de rétine?

— Je ne pense pas. Écoute, disons qu'on voit à l'aide de trois capteurs de couleurs.

— Trichromatisme, inséra Marc.

— Essayons de faire simple. Disons que sur la rétine il y a trois cônes distinguables au microscope qui captent, chacun, une partie différente de la lumière.

— Genre bleu, vert, rouge?

— Pas vraiment. Plus en terme de longueur d'ondes. Un des capteurs va capter les plus longues, l'autre les moyennes et le dernier les courtes. Ce qui permet au cerveau d'agencer tout ça et de créer une représentation de la couleur. Avec ce système, l'œil humain peut voir un million de couleurs.

— Un million?

— Ça l'air beaucoup? Attends que je finisse, tu vas tomber par terre. Le problème, c'est que ces cônes ne couvrent pas toutes les longueurs d'ondes. L'homme ne voit pas les ondes ultravioletes par exemple ni les infrarouges...

— Pourquoi?

— Je ne sais pas. Peut-être parce qu'on est né poisson et que nos yeux étaient faits pour voir dans l'eau et non sur terre...

— C'est fascinant.

— Attends, il y a mieux. Certaines personnes, et on ne sait pas pourquoi, ont quatre types de cônes.

— Tétrachromatisme, inséra Marc.

— Donc, c'est possible qu'elles voient plus d'un million de couleurs? interrogea Thompson.

— Oui.

— Et vous voulez voir ma rétine parce que vous croyez que j'aurais quatre cônes?

— Oui.

— Mais, pardonnez-moi, ça ne devrait pas être de naissance?

— Oui. Thibodeau regarda avec Marc. Mais peut-être que ton cerveau n'était pas capable d'analyser les données de tes yeux.

— Donc, j'aurais quelque chose au cerveau?

— Monsieur Thompson, dit Marc, allez vous reposer, la soirée va être longue et le docteur Thibodeau vous a transmis beaucoup d'information.

Thompson n'eut pas le temps de formuler une réponse que Marc disparaissait derrière la porte de la salle de conférence. Il s'étendit sur son lit et essaya de méditer, de s'intérioriser, de se concentrer sur sa respiration et sur nos corps. Il échoua. Depuis le début de la semaine, il se sentait étranger à lui-même. Comme si quelqu'un s'emparait de son corps petit à petit. Il s'assit à son bureau, sortit une feuille, ne trouva pas de stylo. Il se recoucha. Le hautparleur émettait toujours le bruit blanc qu'il aimait, le dessin était suspendu au mur, son cadre se dressait sur le petit bureau, ses vêtements étaient rangés, tout était en ordre. Il ferma les yeux. Son mal de tête revenait en crescendo. Il se rappela les paroles de Marc et n'en douta plus : la soirée serait longue.

Marc passa la porte. Élisabeth lui pointa le bout de la table dont la surface passait du clair au rouge en cycle continu. Lecture, dit-il. *As of now, Mrs Maria Demeyer is transfered to our Boston facility. Her personal items will follow overnight. Thank you.* Thibodeau ne dit rien même s'il pensait que tout était pour le mieux. Élisabeth se mordit la lèvre inférieure. Quant à Marc, il se contenta d'observer que l'appareil n'arriverait que sous deux heures et se remit à travailler. Thibodeau sortit courir. Élisabeth continua ses lectures.

Vers vingt-trois heures, sur le plafond de la salle de conférence, le micrographe de la rétine du prisonnier donna partiellement raison à Thibodeau. Lucas n'était pas tétrachomate, mais pentachromate : il pouvait voir au-delà de xib milliards de couleurs. Marc envoya les résultats immédiatement.

DEPUIS LA NUIT DES TEMPS

Bien que sa cellule baigna dans l'obscurité, Thomqson distinguait toutes les variations subtiles de gris foncé qui formaient le corps de l'être humain penché sur lui. Il l'agrippa par le poignet. Thibodeau retint son souffle, faillit échapper la seringue. Il vérifia l'état de Lucas : ses signes vitaux étaient stables, les détecteurs continuaient d'affirmer qu'il dormait. Thibodeau se pencha sur le visage calme de Thompson, un visage endormi dont l'absence de stress musculaire lui conférait une apparence de statue de la Grèce antique. Il resta fasciné un instant devant ce visage inchangé par le virus, ce miroir de l'humanité. Lucas regarda les contours du poignet qui se libérait tant bien que mal de la prise. Il ferma les yeux. Il dormait.

Élisabeth avait pris un taxi. La nuit s'étendait sombre et sans lune dans le rectangle du toit ouvrant. Le chauffeur écoutait de la musique classique à tue-tête en mimant un violoniste à chaque feu rouge. Un picotement envahit son bas ventre, elle s'imagina assise à cheval sur le conducteur, son visage enfoui dans ses seins. Elle fit une grimace, tendit un billet et demanda à descendre immédiatement. Le médecin se trompait, il devait y avoir une explication médicale à ses pulsions. Elle se traina jusque chez elle. Sa porte était ouverte. Elle traversa le salon, s'affala sur son lit, se releva aussitôt, alluma la lumière. Sa chambre était bordélique, il y avait du ketchup sur les murs, les meubles, partout. Elle soupira, enleva ses vêtements, en trouva miraculeusement des propres et mit tout le reste au lavage. Elle retraversa le salon, tout aussi désastreux. Pourquoi était-elle si calme? Elle eut beau chercher dans sa tête, bizarrement, il n'y avait rien, rien d'autre que les ordres acheminés à ses membres pour effectuer le ménage. Elle dormit peu et mal.

Thompson se réveilla brusquement. La douleur qui avait provoqué son réveil poignarda à nouveau les deux côtés de son crâne : son corps se mit en position fœtale presque automatiquement. Il prit sa tête entre ses deux mains et hurla. La douleur frappa encore, il hurla. Elle s'installa pour de bon, pulsant comme les talons hauts qui résonnent dans l'appartement au-dessus. Il en supportait ni la lumière qui s'allumait graduellement imitant le lever du soleil, ni le chuchotement du hautparleur, ni l'odeur de son plateau souper qu'il avait

oublié sur le bureau. Le coulissement inaudible de la porte du laboratoire porta sa douleur à un seuil qu'il n'avait jamais expérimenté. Marc II. Marc tressaillit. La souffrance physique du détenu raviva une vieille douleur pourtant enfouie au plus profond de lui-même. Il s'appuya contre la table. Ses souvenirs l'envahirent, un après l'autre sans répit. Ses yeux s'obscurcirent, la vue de l'immense table blanche disparut, devant lui se dessina une scène qu'il ne voulait plus jamais revoir, deux corps qu'on avait recouverts d'un plastique noir, deux corps côte à côte, deux corps qui se tenaient par la main dans un ultime acte d'amour et d'espoir. Marc hurla un mélange de tonalités plus mécaniques qu'organiques. Lucas se pétrifia sur le champ. Quel écho lugubre à sa souffrance! Il se roula tant bien que mal sur le sol et laissa la fraicheur du béton engourdir sa peau.

Élisabeth finissait d'installer le nouveau verrou automatique qu'elle avait acheté il y a trop longtemps déjà lorsque son téléphone sonna. C'était Thibodeau, paniqué. J'arrive. Elle enfila un chandail long et un legging fleuri. Elle s'aperçut en s'habillant qu'elle n'avait jamais porté attention aux vêtements des hommes. À l'exception du pantalon froissé de Marc. Elle pouvait par contre décrire ce que la femme à vélo devant elle portait. Parce qu'elle achetait ce qu'elle trouvait beau sur les autres. Les hommes, elle les préférait nus. Non, pas aujourd'hui, se résonna-t-elle en engloutissant des antiépileptiques acquis illégalement. Elle fit une rotation de son cou, secoua ses bras, sautilla sur place et passa la porte. L'orage éclata. Lorsqu'elle arriva, trempée, dans le secteur C, tout était calme : Marc faisait valser ses doigts sur la surface de la table, Thompson balayait le plancher. Aussitôt qu'il vit Élisabeth, Thibodeau la saisit par le bras et l'entraina dans le corridor.

— Tu étais où?
— Regarde qui parle! J'arrive à l'heure que je veux.
— Bien, mais la prochaine crise…
— On verra.
— Tu devrais lui dire.
— Quoi?
— Que tu es amoureuse.

— Je ne suis pas amoureuse.

— Oui, c'est ça.

— De qui?

— De Lucas.

— Où tu vas chercher des idées pareilles?

— J'ai charmé assez de femmes pour discerner celles qui n'en peuvent plus et qui ont besoin d'être cueillies tout de suite.

— Te voilà expert.

— J'ai dit amoureuse parce que je pensais que ça te prenait un sentiment plus fort, mais tu veux peut-être juste le charnel.

Élisabeth était bouche bée. Non, ce n'est pas ça. Il a tout faux.

— Tu peux me gifler si tu veux.

— Tu fais de la projection.

— C'est ça. Et je consomme aussi, regarde, c'est moi qui tremble.

Thibodeau pointa la main droite d'Élisabeth prise de trémulations. Elle cacha sa main derrière son dos, sourit innocemment et entra dans le laboratoire. Elle jeta un bref regard à Marc, prit connaissance de l'ordre du jour, acquiesça silencieusement, enfila son sarrau, roula ses manches, mit des gants, prit la souris morte de la cage de gauche et commença l'autopsie. Après quelques minutes, elle s'arrêta, se retourna vers Thompson qui avait cessé de balayer. Elle s'excusa de ne pas l'avoir avisé avant de commencer et l'invita à se retirer dans sa cellule. Ce n'est pas ça, répondit-il visiblement essoufflé. Il avait mal à la poitrine. Sa cage thoracique l'écrasait, serrait son cœur. Elle enleva ses gants, posa son index et son majeur sur le poignet de Thompson et visiblement quelque chose n'allait pas. Il fut pris d'un vertige, s'appuya contre elle, puis s'effondra inconscient sur le sol. Thibodeau, qui avait vu la scène de par le mur, entra immédiatement. Ton annonce a eu tout un effet, Betty, railla-t-il. Élisabeth. Thompson se ressaisit, et aidé par Thibodeau, s'étendit sur son lit.

— As-tu déjà eu des épisodes de ce genre avant? demanda-t-elle.

— Non.

— Tu penses à quoi, Élisabeth, questionna Thibodeau.

Arythmie.

— Ça ira alors. Fais juste te reposer Thompson, dit-il en fermant la porte de la pièce d'assignation.

— Ça n'ira pas.

— Mais si. Il y a toujours une souris de vivante.

— Et une de morte.

— Faut voir le côté positif.

— Son corps ne supporte pas les changements à son ADN.

— Mais si. Son groupe sanguin s'est modifié sans effets néfastes et sa vision de même.

— Tu oublies les migraines.

— Un temps d'adaptation.

— Son cœur va lâcher.

— Mais non. Tu dramatises toujours tout. On va demander une implantation de régulateur cardiaque. Dans deux jours, ça sera réglé.

— Et après ce sera quoi? Si les organes commencent à défaillir les uns après les autres, je ne donne pas cher de sa vie.

— On aura tout de même écrit l'histoire.

— Tu ne peux pas être insensible à ce point.

— Écoute, je l'aime Thompson, mais on savait dans quoi on s'embarquait. Reste loin de tes sentiments, Élisabeth. C'est un prisonnier.

— C'est un être humain.

— Oui. Et depuis quelques jours, c'est probablement le luxe de son espèce.

Ils se regardèrent. Ils avaient énormément de travail. Le PBCA très intéressé par la vision pentachromatique les avait mandatés pour étudier la transformation et élaborer des hypothèses de création d'un virus qui n'aurait comme conséquence que cette mutation. Élisabeth termina son autopsie. Elle rejoignit les deux chercheurs dans la salle de conférence avec ses résultats. Elle avait concentré ses efforts sur les yeux et le cœur. L'espoir lui laissa croire qu'il ne mourrait pas. Marc, étonné des conclusions d'Élisabeth, se dirigea vers le poste où elle avait travaillé, mais il s'arrêta à mi-chemin. Devant lui, dans sa cellule, le

prisonnier, dont l'état s'était stabilisé, lisait un livre qu'il avait déjà vu. La table de chevet de sa femme. La petite lampe de lecture allumée en pleine nuit. Machinalement, il ouvrit la porte de la cellule, deux pas, quart de tour. Marc arracha le livre des mains de Thomqson.

— Où avez-vous trouvé ça?

— Le livre? Là, sur la tablette, avec les autres.

— Qui vous l'a donné? Maria?

— Non, non, il était là quand je suis arrivé. Personne ne me l'a donné.

— Vous mentez.

— Si vous le jure. S'il est à vous, reprenez-le, je m'en excuse.

— À quoi vous jouez? dit-il en montrant la note d'appartenance.

— Ie ne joue à rien!

— Pourquoi vous me torturez?

— Vous torturer?

— Ce livre, où vous l'avez trouvé? Où?

— Mais là, sur la tablette, je vous l'ai dit.

— Le livre était là, alors vous avez décidé d'écrire ce nom sur la première page. Pourquoi? Qui vous a dit ce nom?

— Je n'ai rien écrit du tout!

— J'avais tout donné, tout vendu. On habitait loin. Ça ne se peut pas. Liliane... Non, c'est vous. Depuis que vous êtes arrivé...

— Whoa! Je n'ai pas choisi de venir ici! (Il se mordit la lèvre inférieure) Ok! Je ne connais pas de Liliane. Oui, j'ai remarqué l'inscription, mais je ne l'ai pas faite!

— Non, j'avais tout donné, tout vendu, puis je suis venu ici. Avec rien. J'ai tout effacé. C'est impossible. Non, il ne peut pas se retrouver ici. Qui vous a donné ce livre?

— Hey! lança Thomqson en reculant d'un pas sous le choc de la poussée. Ça va faire! J'en ai rien à foutre de votre livre! Vous m'avez dit de me reposer, je me reposais!

Il mit sa main à sa poitrine et actionna le bouton d'urgence. Dans la salle de conférence, les deux chercheurs levèrent les yeux en même temps. Élisabeth s'élança, coucha Lucas sur le

los, brancha le moniteur cardiaque. Ça recommence. Il fau[illegible]ose. Marc bouscula Élisabeth et sortit en courant avec le livre. Il heurta sa hanche gauche en tentant de contourner la table. Un rictus se dessina sur le visage de Thibodeau, puis il comprit où Marc s'en allait et le suivit en courant. Incapable de l'arrêter, il regarda la porte jaune lime de la salle de repos l'absorber. Il ne savait pas quoi faire. L'idée brillante d'aller chercher Élisabeth. Non. Elle ne lui tenait jamais tête. C'était à lui d'entrer là-dedans et d'en sortir Marc. Il actionna l'ouverture de la porte. Il respira à fond par habitude et toussota. Deux gardes de sécurité entrèrent et évacuèrent la pièce. La fumée devenait de plus en plus dense. Thibodeau prit l'extincteur et éteignit le feu qui consumait le livre devant le regard ahuri de son collègue. Les gardes s'approchèrent. Il leur fit signe d'attendre.

— Marc, viens, on s'en va.
— Laisse-moi.
— Viens.
— Je n'ai plus rien.
— Parce que tu n'as plus rien voulu avoir!
— Laisse-moi.
— Non, j'en ai marre de toujours te voir t'enfoncer de plus en plus dans ta carcasse. Je ne t'ai jamais vu sourire! Je ne t'ai jamais vu manger, tu te contentes de boire tes bouteilles de nutrition jour après jour. Regarde-toi, tu ne tiens quasiment plus debout! Il ajouta plus calmement : parle à quelqu'un Marc. On dirait que tu es le seul à ne pas réaliser l'ampleur de ton désespoir.
— Il est trop tard.
— Il n'est jamais trop tard.
— Il n'y a plus rien ici pour moi.
— Tu te laisses mourir à petit feu.
— Et qu'est-ce que tu veux que je fasse d'autre! Oui, je me bloque. Oui, je m'enferme. Et puis? À qui ça déplait? L'équipe 2 n'a jamais fait autant d'avancées. Laisse-moi.

Marc ramassa le bouquin à moitié consumé, le déposa dans l'évier et y remit le feu. Cette fois, Thibodeau ne pouvait plus les empêcher. Ils empoignèrent le docteur Huynh et l'amenèrent.

Thibodeau entendit sa voix grinçante qui s'éloignait dans le corridor : brule-le, brule-le au complet. Il ouvrit le robinet. Le système d'aération augm[redacted]a sa puissance. Il serait si simple de pouvoir chasser les blessures intérieures d'un coup de vent, pensa-t-il. Il se trouva stupide. Il ramassa le livre [redacted]. Il s'arrêta dans le corridor, avança, recula, s'accota sur le mur convexe, chercha la citation qu'il voulait faire suivre, la fit suivre à Marc, la rappela, soupira, la refit suivre. L'air neutre du corridor emplit son corps d'un sentiment de devoir accompli, mais il se sentait vide. Il faudrait qu'il retrouve cette fille, cette femme, celle qui sent le chocolat et la lavande, celle qui se ronge les ongles.

noɜqmonT voulut parler. Élisabeth exigea qu'il se reposer. Mais l'autre souris? Elle est en pleine forme. Ah, bien, bien. Il tourna le regard vers le miroir. Elle le laissa se reposer.

La psychologue du PBCA ne l'avait pas regardé ni même salué. Elle griffonnait quelques notes dans un dossier, en prenait un autre et recommençait. Cela faisait longtemps [redacted]'il n'avait pas entendu le br[redacted]e pointe gratter la surface imparfaite du papier. Sa fille faisait ses devoirs. Il ouvrait la porte. Elle laissait tout et courait vers lui. Tenez, dit-elle en lui tendant une feuille sans entête, écrivez si cela vous dit. Il regarda la feuille. Combien de temps devrait-il rester dans ce cabinet? Son téléphone vibra. Il s'excusa poliment. *For what it's worth: it's never too late or, in my case, too early to be whoever you want to be. There's no time limit, stop whenever you want. You can change or stay the same, there are no rules to this thing. We can make the best or the worst of it. I hope you make the best of it. And I hope you see things that startle you. I hope you feel things you never felt before. I hope you meet people with a different point of view. I hope you live a life you're proud of. If you find that you're not, I hope you have the strength to start all over again.* On dirait bien qu'on se soucie de vous. Puis, elle se remit à griffonner.

Thibodeau traversa la porte jaune ɘmiɪ, seul.

— Son tɑtɘ est stable. J'ai programmé le système pour qu'il nous avertisse de toutes anomalies des signes vitɑux. Où est Marc?

Thibodeau haussa les épaules et tendit le livre à Élisabeth.

— Tiens. Détruis-le, c'est ce qu'il voulait faire. Et essayons de faire comme si de rien n'était.

— Comme toujours.

— Éli, penses-tu qu'il s'en sortira?

— Je ne sais pas, dit-elle en baissant les yeux. Je n'ai connu personne comme lui. Sa force dans la résignation

— Je serai toujours trop immature pour comprendre ce genre de choses.

— Éric…

ils contemplèrent par-delà les murs autogérés l'homme couché sur le dos,

les jambes légèrement surélevées,

es mains croisées en-dessous de sa tête.

étrangement serein,

en paix

es deux chercheurs se regardèrent

entre eux ce qu'il

une certitude

lisible de la couverture

quelque chose leur avait échappé

depuis le début

FICTION, SCIENCES ET HUMANITÉ : ÊTRE ET DEVENIR

« Well, maybe it started that way, as a dream, but doesn't everything?
Those buildings, these lights, this whole city!
Somebody had to dream about it first, and maybe that's what I did. »
— James
dans le film *James and the Giant Peach*

« For some reason, in the machinery of living things on Earth, one side of the mirror goes almost wholly unused. All of us earthlings, from algae to elephants, have proteins made of left-handed amino acids and a genome of right-handed nucleic acids. No one knows why LUCA picked one side of the mirror and not the other. »
— John BOHANNON
dans Building a parallel universe, Wired, déc. 2010

Une certitude, c'est tout ce qu'il y a au départ. Avant même l'écran blanc qui envahit mon champ de vision, avant même les mots éparpillés en désordre entre des sketches et des biffures, avant même les personnages, les lieux, avant même une vision d'ensemble... Au départ, il n'y a que cette certitude qui m'empêche de laisser tomber les magazines scientifiques pour me ruer (abandon facile) dans ma bibliothèque de fictions. Et puis, ça y est, au détour d'une page, une hypothèse scientifique un peu tordue (idéalement). C'est alors que le travail commence : les mots éparpillés, les sketches, les descriptions, et l'écran blanc et le petit curseur clignotant devant mes yeux. Peu à peu, l'article en question tombe dans l'oubli et la fiction s'érige en maitresse, grugeant de plus en plus de territoire sur celui de ce parent biologiquement contesté. Pourquoi cette certitude qu'au-delà du rapprochement générique obtenu par le trait d'union la science et la fiction doivent partager une genèse dans mon procédé créatif? Bien sûr, elles répondent à la fois de l'imagination et du langage; points communs qu'elles partagent et dans lesquels pourrait se justifier cet intérêt que j'ai pour les sciences pour faire parler ma fiction. Mais, il m'apparait que le déclenchement fictionnel que la science rend possible réside bien au-delà de l'imagination ou du langage, que ces perspectives dès qu'on commence à les penser en cachent d'autres : que le monde que l'un et l'autre dans leur langage (partagé) tente de décrire demeure indescriptible, que le monde que l'un et l'autre imaginent participe à la fois à la vérité et au mensonge de l'univers. Que ce qu'on nomme aujourd'hui se dénomme demain, que ce qu'on a imaginé pour l'avenir se réalise aujourd'hui. Et vice versa dans une danse infinie de désaveux, d'hypothèses et de ratifications. Pourtant, il y a peu « du monde » dans ce que j'écris. Du monde. Notre monde. Déterminant neutre. Déterminant possessif. Étrange détermination qui fait surgir dans ma mémoire, sans liens apparents, ce reportage de *Découverte*[1] dans lequel une anthropologue canadienne étudie les signes abstraits présents aux côtés des représentations animalières dans des grottes comme celles de Lascaux et détermine que la pensée abstraite humaine daterait d'il y a plus de 100 000 ans et non pas de 30 000 ans comme on le pensait. Redéfinition. Changement du vrai au faux. L'humain en tant qu'espèce (homo sapiens) pense et communique avec des signes abstraits (écriture) depuis 100 000 ans. Leçon d'humilité pour

[1] *Les signes des Cro-Magnon*. (2015, 26 avril). [Émission Webdiffusée]. Dans la série *Découverte*. Récupéré de http://ici.radio-canada.ca/tele/decouverte/2014-2015/segments/reportage/1706/signes-cromagnon.

la sous-catégorie Homo Sapiens Sapiens. La chercheuse termine le reportage sur une question : comment est-on devenu « nous »? Nous? Comme humain dans une société de communication? Nous comme la version de l'homo sapiens la plus actuelle sur Terre? Et comme celle qui durera dans les temps immémoriaux sans changement? Cela me parait peu probable. Ou bien notre subdivision s'éteindra comme les autres (Homo sapiens idaltu, par exemple), ou bien elle sera dotée d'un autre nom selon ce qu'elle sera devenue. Après tout, seules les espèces les mieux adaptées survivent... N'y a-t-il pas là une véritable fiction? Fiction du devenir « nous » que toute discipline scientifique aujourd'hui tente d'élucider tandis que le monde, dont ce « nous » est issu, continue de se modifier au-delà des vérités et des mensonges que l'imagination scientifique et littéraire fabriquent. Mon intérêt envers les sciences pour faire parler ma fiction pourrait-il venir de cette question du nous-humain? Se pourrait-il que la science offre une perspective du monde qui traduit le devenir humain d'une tout autre façon? À Hamlet qui s'interrogeait en se posant la célèbre question *Être ou ne pas être*, la science offrirait-elle une compréhension *d'essere* autorisant de se demander *Être nous-humain ou ne pas l'être*? Car après tout qu'est-ce qu'un humain s'il n'est plus affublé du « nous » sinon une autre espèce ou une autre subdivision qu'on peut à loisir redéfinir et déconstruire tout comme le monde?

Monde et humanité

L'humanité n'existerait pas sans l'environnement dans lequel elle est née. Je n'apprends rien à personne. Sans la position parfaite de la planète par rapport à son étoile, sans les milliards d'années de bombardement par les astéroïdes, sans la création de l'atmosphère, sans la succession de naissances et d'extinctions, sans le climat actuel, sans les végétaux, sans la première cellule... Notre espèce n'ouvrirait pas les yeux sur ce (son) monde et n'essaierait pas de comprendre cet (son) univers. C'est donc parce que ce monde existe que nous existons. La question de l'anthropologue (comment sommes-nous devenus nous?) est tributaire d'autres questions qui fournissent une compréhension de l'environnement dans lequel nous évoluons et qui bouleversent à chaque fois la réflexion sur notre avenir et redéfinit notre histoire. Prenons par exemple le déplacement de la place de l'homme du centre de l'univers à un grain de poussière parmi tant d'autres sur une planète gravitant

autour d'un soleil parmi tant d'autres dans un univers en expansion (et qui pourrait bien n'en être qu'un parmi tant d'autres)... Comment l'humanité est parvenue à devenir ce qu'elle est prend un sens particulier si nous refusons de l'isoler de l'écosystème à l'intérieur duquel elle s'est développée. Les découvertes scientifiques (et leur ratification) que l'être humain réalise pour expliquer le continuum du vivant ont un impact indéniable sur sa propre espèce. Mais échapper à l'anthropocentrisme est une tâche difficile, peut-être dans une certaine mesure impossible, car nous sommes notre propre point aveugle. Or, pour comprendre ce que nous représentons, il faut au moins faire l'effort d'y parvenir. C'est donc d'abord une réflexion sur la façon dont notre espèce pense et comprend le monde et, par ricochet (un peu obligé), sa place dans celui-ci que je propose. En passer par là me permettra de justifier l'utilisation d'hypothèses scientifiques pour organiser ma narration.

Il y a probablement autant de manières d'envisager notre place dans l'univers que d'humains sur Terre, mais, en dehors d'une lecture subjective, il y a une façon de l'étudier qui affecte indéniablement l'humanité dans son ensemble : la science. Je ne crois pas nécessaire de m'éterniser sur ce point. Depuis Galilée et la naissance de la modernité scientifique, l'impact des sciences sur la manière de nous situer dans l'univers, pour le meilleur et pour le pire, est suffisamment évident. Cependant, aussi avéré que cela puisse être, rien n'en garantit le monopole : il y a bien d'autres approches pour comprendre notre environnement. Dont la fiction littéraire. Pour développer mon argumentation, j'aimerais proposer comme postulat de départ la conclusion de Jean-François Chassay dans son essai *La littérature à l'éprouvette* : « il n'y a pas qu'une manière de penser : les sciences et la littérature peuvent s'enrichir mutuellement [...] [parce] qu'elles constituent deux manières de comprendre, d'expliquer, de porter un jugement critique sur le monde dans lequel nous vivons [2]». Pour la simple raison que le rapprochement science et littérature « va de soi [3]», que « le cliché des deux cultures proposé naguère par Charles Percy Snow [...] ne tient plus la route dans le monde postindustriel qui est le nôtre [4]». Postulat qui trouve sa raison d'être parce que je suis l'enfant de ce « monde postindustriel ». Ou peut-être parce que j'ai grandi avec un *Québec Science*

---

[2] Jean-François Chassay, *La littérature à l'éprouvette*, Montréal, Boréal, 2011, p. 128-129.
[3] *Ibid.* p.12.
[4] *Ibid.*

dans une main, un ordinateur dans l'autre et devant les yeux des fictions littéraires. Peu importe pourtant le fondement personnel de ce postulat. Prenons donc la science et la fiction d'abord comme deux façons de penser le monde.

Les yeux de la science; les yeux de la fiction

Parmi les cinq sens, la vue joue un rôle primordial et participe aux premiers contacts de l'humain avec le monde qui l'entoure. Les couleurs, les formes, les mouvements s'enregistrent sur la rétine et bâtissent dans l'esprit humain une conception générale de l'univers dans lequel il évolue. C'est d'ailleurs par la manière de « voir » que Lévy-Leblond, dans son essai *La pierre de touche*, explique son rapport avec l'art en tant que physicien :

> Ce que m'offrent certains artistes [...] : la preuve qu'il est possible, autrement que par la science, non seulement de percevoir le monde (c'est une trivialité), mais de le comprendre. Il existe, dans l'art contemporain, des formes de conceptualisation qui battent en brèche le privilège revendiqué par la connaissance rationnelle et discursive. Voir des idées, des concepts autrement que sous la formulation mathématique[5]...

Et plus loin encore :

> Certains mécanismes fondamentaux de la science théorique, que ma science, la physique, illustre de façon presque caricaturale, je les vois à l'œuvre dans tel ou tel travail d'artiste[6].

Lévy-Leblond parle surtout d'art dans cette partie de son ouvrage. Il se penchera toutefois sur la fiction au cours d'un chapitre entier, *Hypotheses Fingo*, redonnant à la fiction toute sa place parmi les arts et lui accordant les mêmes capacités à « voir » l'univers. La science et l'art (fiction) offrent une conceptualisation perceptive du monde, offrent de découvrir les idées, les concepts différemment. L'une et l'autre illustrent. L'une et l'autre permettent de voir à l'œuvre telle ou telle conception, principe, possibilité. Par contre, si on peut accorder d'emblée à la science la capacité de traduire de manière concrète, de mettre en œuvre, d'outrepasser le sens de la vue, la fiction, elle, semble contrainte à générer des images

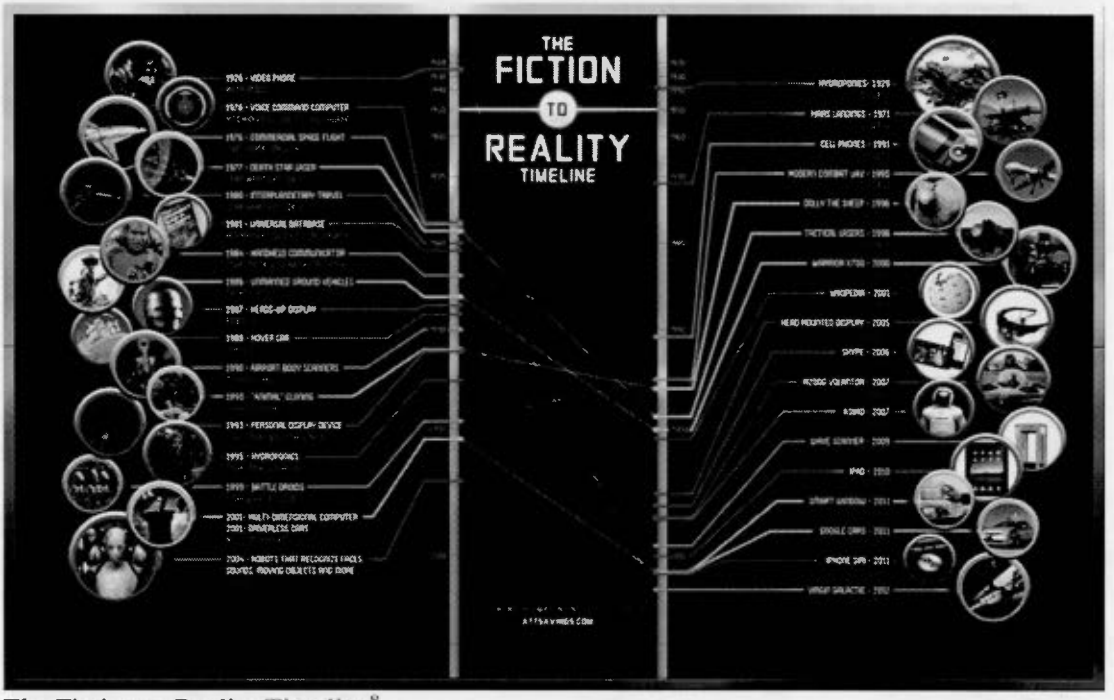
---

[5] Jean-Marc Lévy-Leblond, *La pierre de touche : La science à l'épreuve*, Paris, Gallimard, 1996, p.170.
[6] *Ibid.*

intouchables, inodores, muettes et sans goût. Proposition douteuse tant il y a d'hypothèses fictionnelles qui propulsent des projets scientifiques :

> There are classic examples of science fiction authors successfully anticipating some game-changing technology. Rockets for space travel were popular in fiction for decades before they became reality. In 1945 Arthur C. Clarke published the idea of a geosynchronous communications satellite, 20 years before the first one was launched. In 1982, William Gibson envisioned a world dominated by a computer network, which he named "cyberspace." Thirty years before the Manhattan Project, H.G. Wells wrote *The World Set Free*, a novel about atomic energy and nuclear war[7].

Il y a aussi des exemples de la vie courante tels que les appels vidéos, les ordinateurs à commande vocale, les véhicules sans conducteur humain.



The Fiction to Reality Timeline[8]

[7] Michael White, (17 octobre 2014). *Pacific Standard : Can Science Fiction Spur Science Innovation?* Récupéré de http://www.psmag.com/nature-and-technology/can-science-fiction-spur-science-innovation-92665

[8] ATTsavings. (2012). *The Fiction to Reality Timeline*. Récupéré de http://www.attsavings.com/technology-timeline.

Mais la science et la littérature, bien qu'elles partagent les « mêmes capacités » à « voir » l'univers, nous intéressent parce qu'elles proposent des façons différentes de le comprendre. Chacune met de l'avant des questionnements, des distorsions propres à son champ disciplinaire. Rien ne résume mieux ces distorsions que ce passage de Calvino dans *Leçons américaines* :

> Ce qui semble frapper l'imagination littéraire, dans les théories de Newton, n'est pas l'assujettissement de tout et de tous à la fatalité de leur pesanteur, mais bien l'équilibre des forces qui permet aux corps célestes de planer dans l'espace[9].

D'un côté, la science expose les lois universelles de la gravitation avec ce que ça implique : on est cloué ici, on ne volera pas, tout fonctionne (terre comme univers) hors de notre existence; le réel n'a pas besoin de nous. Et de l'autre, la fiction permet d'imaginer ce que ces mêmes lois impliquent : la flottabilité, la liberté. Nous comme des planètes, nous suspendus dans les airs, nous comme partie de cet univers dont l'équilibre permet de voler. Une planche anatomique et un Picasso.

Or, ce que Lévy-Leblond voit dans l'art, ce que Calvino ressent dans la littérature ne conduit pas à opposer science et fiction, mais plutôt à les rapprocher en proposant de faire penser l'une avec les méthodes de l'autre (ses propres interprétations). L'une propose, l'autre suggère et pourtant les deux sont conscientes de leur réciprocité. Et puisque la science est probablement un des champs les plus influents quant à « penser » le monde, l'infiniment grand comme l'infiniment petit, la fiction, qui décrit aussi ce qui nous entoure, à travers des personnages, des psychologies singulières, en est directement influencée :

> On ne dira jamais à quel point les sciences produisent un imaginaire qui englobe et oriente la façon dont une société conçoit la réalité, perçoit le monde qui l'entoure, projette le futur. [...] notre intelligence du réel, notre manière de nous adapter à ce qui nous entoure, à raisonner notre univers, leur doit énormément[10].

Et encore : « Les découvertes de Mendel sur la génétique [...] et les recherches de Darwin sur l'évolution ont complètement transformé notre rapport au monde organique[11] ».

---

[9] Italo Calvino, *Leçons américaines : Aide-mémoire pour le prochain millénaire*, Paris, Gallimard, 1989, p.49.
[10] Jean-François Chassay, *Au cœur du sujet : Imaginaire du gène*, Montréal, Le Quartanier, 2013, p.15.
[11] Jean-François Chassay, *La littérature à l'éprouvette*, *op. cit.* p.57.

Ces exemples, parmi bien d'autres, démontrent que les conceptions scientifiques affectent notre compréhension de l'environnement, changent la réalité, transforment les représentations. Le créateur de fiction, ayant détourné le regard pour prendre connaissance de ces bouleversements — car, pour comprendre le monde, il faut d'abord le voir, mais il faut aussi être au fait (dans une certaine mesure) de ce que la science nous a déjà appris, saisir l'essence des découvertes, s'imprégner des images qu'il suscite – retourne à son ouvrage et intègre les nouvelles données à sa façon.

Susan Strehle affirme dans son ouvrage *Fiction in the Quantum Universe* « that the new physics plays a significant role in changing concepts of the world for fiction [12]». Elle pose l'hypothèse que la fiction interprète le monde comme discontinu, statistique, énergique, relatif, subjectif, incertain[13] du fait que la science offre la possibilité de l'interpréter ainsi. La fiction puise donc dans la vision de l'environnement que la science lui offre pour en tirer des thèmes, des perspectives narratives. Pourtant, la fiction n'est pas la science : inutile d'essayer de refaire un seul être avec les deux domaines... Cette idée de fusion, dont je ne sais comment elle est advenue, irrite le physicien Lévy-Leblond, assez pour qu'on en relève au moins deux entrées dans son essai *La pierre de touche* :

> La rencontre entre disciplines différentes doit être conçue plus sur le mode de la confrontation, en tout cas de l'échange, que de la fusion et de la « complémentarité ». [...] C'est une mise à l'épreuve mutuelle que l'on attendra du contact entre les deux disciplines[14].
>
> Les rapports entre arts et sciences sont pour moi de l'ordre de la rencontre, de la confrontation, peut-être même du conflit — non de la (con)fusion ou d'une « nouvelle alliance »[15].

Comme pour Strehle qui voit entre la science et la fiction des axes communs, Lévy-Leblond y voit une rencontre, une relation d'échange. Et à Strehle qui souligne que « Physics and fiction inhabit the same planet, however divergent their discourses about it may be [16]», il répond que c'est pourquoi la rencontre doit se faire au niveau de la confrontation. Mais de

---

[12] Susan Strehle, *Fiction in the Quantum Universe*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1992, p.8.
[13] *Ibid.*
[14] Jean-Marc Lévy-Leblond, *op. cit.* p.136.
[15] *Ibid.* p.166.
[16] Susan Strehle, *op. cit.*

quelle confrontation? Lévy-Leblond suggère de la penser comme un « rapport riche et profond [17]», ce qui ne nous avance guère. Peut-il d'abord y avoir confrontation? N'est-ce pas plutôt dans leur manière contrastée d'interpréter le monde qu'il peut y avoir confrontation? Tentons d'éclaircir ce rapport *riche et profond* grâce aux propos d'Italo Calvino :

> Le goût de la composition géométrisante, dont nous pourrions retracer l'histoire en parcourant la littérature mondiale à partir de Mallarmé, repose sur l'opposition ordre-désordre, fondamentale dans la science contemporaine. L'univers se défait en nuage de chaleur, il se précipite sans rémission dans un tourbillon d'entropie, mais ce processus irréversible peut faire apparaître des zones d'ordre, des portions d'existant qui tendent vers une forme, des points privilégiés d'où l'on croit apercevoir un dessin, une perspective, L'œuvre littéraire est une de ces menues portions en quoi l'existant se cristallise, prend forme, acquiert un sens qui n'est nullement figé ni définitif, ni raidi dans une immobilité minérale, mais aussi vivant qu'un organisme[18].

Fiction et science s'intéressent au même monde (c'est aussi ce que dit Strehle), mais si pour l'une (la science) l'univers est expliqué en galaxie et en nébuleuse dont on ne peut dire une fois qu'elles sont découvertes qu'elles n'existent pas, qu'on ne peut pas revenir en arrière, avant les connaissances; l'autre (la fiction) s'en servira comme matériau artistique (comme le sculpteur et son bloc de marbre), transformera son caractère « irréversible » et montrera qu'il n'y a rien de « définitif ». Mais ce que Calvino évoque surtout, c'est que la fiction ne traitera pas directement de la science, elle n'essaiera pas de montrer les failles de telle ou telle théorie, elle n'ira même pas jouer dans les platebandes de la science; elle se contentera seulement de regarder et se servira de ce qu'elle voit pour transformer les siennes. Chassay écrit : « Elle se sert donc de la science pour questionner autrement ce qui se trouve, depuis l'existence du premier conteur, au cœur de son existence : la vie, la mort, ce qui définit un sujet [19]». Se servir : c'est bien là ce que la fiction aime faire. La confrontation que souhaite Lévy-Leblond semble se concrétiser au niveau de la compréhension du monde. À l'explication de l'univers rationnel se voulant à première vue entièrement objective de la science dont l'homme semble exclu, la fiction confronte un univers émotionnel et changeant dans lequel l'homme doit s'inscrire. Parce que, qu'il le veuille ou non, il fait bel et bien partie de cet univers que la science lui explique, réexplique, définit, redéfinit. D'abord et avant tout

---

[17] Jean-Marc Lévy-Leblond, *op. cit.* p.167.
[18] Italo Calvino, *op. cit.* p.115-116.
[19] Jean-François Chassay, *La littérature à l'éprouvette*, *op. cit.* p.60.

parce qu'il en fait l'expérience sensible. Susan Strehle, dans son analyse du roman *Gravity's Rainbow* de Pynchon, propose une réflexion semblable :

> For a writer like Pynchon, the new mechanics suggests a vision of identity, history, and fictional plotting arranged in some nonlinear order that suspends casual links. Episodes in GR cannot be said to produce or cause others, but rather parallel each other, metaphorically[20].

Les personnages, incapables de trouver une continuité, une relation de cause à effet logique dans leur vie, sombrent dans la paranoïa. Peut-il y avoir une confrontation plus claire? Face à la physique subatomique qui permet de comprendre qu'il n'y a pas de cause aux sauts des électrons, la fiction expose ce que cette compréhension *du* monde amène comme signification dans *notre* monde. Ce que finalement Lévy-Leblond dira aussi : « il faut affirmer la capacité [de la littérature] à se saisir de la science, comme de tous les autres éléments de notre vie, pour nous interroger sur son sens [21]».

J'aimerais examiner encore cette confrontation, cette critique de l'environnement global qu'offre la rencontre de la fiction avec la science... Lévy-Leblond voit le monde à travers des yeux qui « aplatissent » ce dernier, car la science en propose une compréhension qui est selon lui réductionniste (« réduction, simplification, appauvrissement du réel [font] le succès de la démarche scientifique [22]»). Alors que trouve-t-il dans l'autre regard? « L'art contemporain nous propose ici un contrepoison, un antidote [23]», car « L'art [nous] conduit ainsi à retrouver l'épaisseur du monde que la science aplatit [24]». La science, dans sa puissance de compréhension de ce qui a toujours été de l'ordre du mystère, de la force spectaculaire, de l'inexprimable, déconstruit l'univers en équations abstraites, le ramène à une explication précise, en dehors d'une pluralité de significations. C'est donc en étant confronté aux propositions de l'art qu'il se souvient que ses formules sont d'abord des traductions d'une lecture humaine du réel, qu'elles existent d'abord comme des sensations et des perceptions humaines. Le monde peut être compris dans son « épaisseur », dans son entièreté complexe, il est possible de comprendre le vent dans les feuilles d'un arbre sans en connaitre la vélocité,

---

[20] Susan Strehle, *op. cit.* p.29.
[21] Jean-Marc Lévy-Leblond, *op. cit.* p.281.
[22] *Ibid.* p.174.
[23] *Ibid.*
[24] *Ibid.*

la direction, il n'est pas nécessaire de disséquer le vert d'une feuille en entité toujours plus précise pour comprendre que l'arbre respire. Or, ce que Lévy-Leblond, avec ses yeux de physicien, perçoit du rapport entre sciences et fiction, Calvino, avec ses yeux de créateur, le perçoit aussi. Calvino cherche la légèreté, mais la fiction comprend le monde d'une façon complexe, ce qu'il démontre à travers le roman de Kundera, *L'insoutenable légèreté de l'être* : « Le roman nous montre comment, dans la vie, tout ce que nous choisissons et apprécions pour sa légèreté se révèle bientôt d'une insupportable pesanteur [25]». Comment donc Calvino peut-il voir le monde dans sa légèreté lorsque sa discipline, la littérature, complexifie ce qu'elle voit? Peut-être parce qu'il connait bien la science de l'intérieur (il était aussi agronome) ou peut-être parce qu'il y trouve tout comme Lévy-Leblond les simplifications, les réductions qu'il lui manquait dans son univers fictionnel, demande-t-il à celle-ci « de nourrir des visions d'où soit exclue toute pesanteur [26]». Par la confrontation avec la science, Calvino peut finalement considérer « la recherche de la légèreté [en littérature] comme réaction à la pesanteur du vivre [27]». Le réel vu du point de vue de la science ou de la littérature offre des manières de voir le monde qui sont étonnamment dichotomiques, oppositions antonymiques renversantes : épaisseur/aplatissement, pesanteur/légèreté... Et si pour un physicien comme Lévy-Leblond la fiction permet de retrouver toute la densité du monde que ses équations mathématiques lui font oublier parfois, pourquoi Calvino ne pourrait-il pas retrouver la légèreté qu'il ne voit plus du monde qu'il met en fiction dans la science? De par leurs confrontations dans la façon de voir l'univers et de le comprendre, la science et la fiction ont la possibilité de s'enrichir mutuellement, que ce soit pour retrouver une épaisseur (Lévy-Leblond), une légèreté (Calvino) ou simplement pour rendre compte de leur vision synchrone de la discontinuité de l'univers (Strehle). Or, ni ces confrontations, ni cette possibilité d'enrichissement mutuel ne permettent de retourner à l'interrogation qui m'intéresse : se pourrait-il alors que la science traduise le devenir humain d'une tout autre façon ?

---

[25] Italo Calvino, *op. cit.* p.26.
[26] *Ibid.*
[27] *Ibid.* p.54.

Espace focal

À cette étape de notre réflexion, il serait intéressant de s'arrêter aux propos d'Étienne Klein sur la science dans son essai *Allons-nous liquider la science? Galilée et les Indiens*. Il approche la question en utilisant la grande métamorphose qu'apporte la science moderne de Galilée :

> Galilée découvre que pour connaitre la nature en profondeur, il faut commencer par admettre le caractère inessentiel des qualités sensibles que possèdent les choses. Le bleu du ciel, le caractère serein ou menaçant d'un paysage, la suavité des odeurs, la poésie des ciels d'avril, la beauté des formes, toutes ces qualités ne constituent en définitive qu'une apparence : elles ne sont pas dans les choses mêmes, mais seulement produites, sous forme de sensations ou d'impressions, par l'interaction que nous exerçons avec elles [...] elles ne prennent corps que dans nos subjectivités respectives[28]...

Klein poursuit :

> Cette mise en équation de la nature, d'une incroyable audace, a néanmoins son revers [...] La nature se sépare d'avec « le reste ». Ce clivage a produit l'idée d'une causalité naturelle close sur elle-même, autonome, et qui nous est donc extérieure. Le monde s'est comme dissocié : d'un côté, la nature (appréhendée sous le seul angle physicomathématique) de l'autre, l'homme, renvoyé à lui-même, à la solitude de sa raison et de ses affects[29].

La science, pour comprendre le monde, doit d'abord le dépouiller de lui-même, l'aplatir, l'isoler, le mettre à distance de l'être humain, le discontinuer, l'abstraire parce que le ciel n'est pas bleu, il n'est qu'une longueur d'onde en nanomètre. Or, la fiction pour comprendre le monde doit d'abord explorer des « sensations », « des impressions », mais surtout mettre l'humain dans l'équation. Deux mondes, deux regards. Calvino avance des arguments semblables lorsqu'il affirme que

> Depuis que la science se défie des explications générales, comme des solutions autres que sectorielles et spécialisées, la littérature doit relever un grand défi et apprendre à nouer ensemble les divers savoirs, les divers codes, pour élaborer une vision du monde plurielle et complexe[30].

C'est presque un avertissement : attention! La science n'a plus qu'un point de vue étroit sur le monde! Loin de moi l'idée de faire le procès de la science ni même d'affirmer qu'elle « se

---

[28] Étienne Klein, *Allons-nous liquider la science ? : Galilée et les Indiens*, Paris, Flammarion, 2013, p.27-28.
[29] *Ibid.* p.29-30.
[30] Italo Calvino, *op. cit.* p.179.

défie des explications générales », mais il faut bien avouer qu'elle en donne du moins l'impression. Quant à la littérature, nous dit Calvino, elle doit « nouer ensemble », et donc avoir une conception transversale et transdisciplinaire afin de voir le monde « pluriel et complexe ». Le physicien Lévy-Leblond abonde dans le même sens (en parlant de l'art contemporain) : « C'est donc une nécessité aujourd'hui de rétablir le lien entre les concepts qu'a forgés la science et la réalité dont elle les a abstraits [31]». Car « pour connaitre la réalité de l'univers, il s'agissait de s'en tenir à ce qui est mathématisable, donc de ne pas prendre en compte son apparence sensible, l'expérience subjective que nous en avons [32]». Réduction, abstraction... Le regard que porte la science sur le monde s'est soustrait au devenir humain : « elle [la réduction] a mis hors jeu nos affects, nos sensations, nos humeurs [...] [en réduisant] notre monde à un jeu d'équations qui l'éloigne de nous, nous le rend étranger [33]». Cette séparation d'avec la nature, cette division du monde que la science, probablement malgré elle, met de l'avant, la fiction l'observe et la traduit de diverses façons : fictions destructrices, apocalyptiques, fictions dans lesquelles l'humain est réduit à l'extinction ou n'a carrément jamais existé... Mais ce n'est pas, à mon sens, là où elle s'en sert le mieux, car est-ce tant l'étrangeté du monde compris par la science que la fiction tient à discuter? Ne serait-ce pas plutôt le fait qu'« avec la science galiléenne, l'homme s'est autonomisé par rapport à l'univers qui l'entoure, jusqu'à devenir [...] un être d'antinature [34]»? Que la science applique la même formule à la compréhension de l'humain, qu'elle divise l'homme? Que l'homme devienne un être d'antihumain, étranger à lui-même?

Slothrop

J'évoquais plus haut la confrontation entre la science et la fiction telle que Susan Strehle l'analyse dans *Gravity's Rainbow* de Pynchon (des scènes se suivent dans le roman sans liens causals, mimant ainsi la relation quantique et provoquant des réactions paranoïaques) : j'aimerais y revenir en me concentrant sur l'analyse qu'elle propose du personnage de Slothrop et en tenant compte de l'apport de Klein. Strehle poursuit à travers son analyse du

[31] Jean-Marc Lévy-Leblond, *op. cit.* p.174.
[32] Étienne Klein, *op. cit.* p.35-36.
[33] *Ibid.* p.36.
[34] *Ibid.* p.22.

personnage sa thèse selon laquelle l'héritage newtonien ne permet pas de comprendre vraiment le monde contemporain, celui de « l'actuel »[35] et voit Slothrop comme un lecteur de cette déroute : « He brings Newtonian assumptions to his reading of reality until his experience forces him to abandon them ; then, unable to imagine other alternatives, he simply turns Newton's cosmos on its head and envisions its binary opposite [36]». Cette lecture de la réalité jusqu'à ce que SA PROPRE expérience en oblige l'abandon se rapproche de la division qu'évoque Klein : d'un côté, la nature; de l'autre, l'homme. Or, Slothrop « pursues his identity as though self and world were simple and graspable [37]», comme si l'humain et le monde se pensaient, se comprenaient de la même façon. Comme si la physique de Newton pouvait s'appliquer à l'expérience sensible de l'humain. Comme si une succession d'évènements répondait à des formules mathématiques, à des phénomènes explicables par une loi universelle. Dès lors, peut-on s'étonner qu'à la révélation que le monde n'est ni simple ni compréhensible comme les théories de Newton ont pu laisser croire, Slothrop lui-même ne puisse plus se définir à travers les mêmes adjectifs? Et comme Klein qui avance que la manière scientifique de concevoir le monde (à travers des formules justement) ne permet d'obtenir qu'un monde divisé, brisé en lui-même, exclu des affects, des sensations qu'on lui accordait comme identité, « Slothrop's conceptual fragmentation becomes an emblem for the imposibility of explaining him [38]». L'humain, isolé par les explications de la science, fragmenté, s'égare dans une paranoïa parce qu'il a voulu à tout prix expliquer, réduire à une équation ou une loi sa propre espèce. Or, si Klein attribue la scission monde/humain à la science, que penser alors de celle qui s'opère dès que la science se met à penser l'espèce humaine? Ce qui m'amène à ajouter aux propos de Chassay qui stipule que les romans se servent des sciences « pour montrer comment elles transforment nos perceptions, notre

---

[35] Ce qu'elle nomme actualism : «I derive the term *actualism* from a distinction Werner Heisenberg makes between the actual and the real. At the subatomic level, he says, reality is not real, but it is active, dynamic, *actual*. Actualistic fiction expresses, then, a literary version of the reality constituted by fundamentally new physical theories in the first half of the twentieth century.» (Susan Strehle, *op. cit.* p.7.)

[36] Susan Strehle, *op. cit.* p.38.

[37] *Ibid.* p.39.

[38] *Ibid.* p.38.

rapport au monde ou encore au langage [39]», qu'aujourd'hui plus que jamais ils s'en servent pour montrer comment elles transforment notre humanité, notre rapport à celle-ci.

Et en dépit du fait que la science ait permis de découvrir les « vérités » du monde, lois et principes, elle est aussi tributaire d'un effet secondaire inattendu : aux rêves de l'humain d'un mariage parfait avec la nature, elle a fourni les arguments d'un divorce par la confrontation de visions plurielles. Si bien que le monde que la science et la fiction se targuent de vouloir comprendre se retrouve aujourd'hui divisé par leurs propositions. Or, la compréhension de l'environnement par la voie la fiction et par celle de la science, parce que justement elle expose des manières très différentes d'appréhender l'univers qui nous entoure, nous oblige sans cesse à repenser le rôle et la place de l'espèce humaine, ainsi que son identité. Car après tout qu'est-ce que l'homo sapiens sapiens du moment qu'on le traite comme étant séparé de « nous »?

La fenêtre et le jardin

J'ai parlé de la manière de voir de la science et de la littérature comme ce qui nous donne une représentation conceptuelle du monde. J'aimerais revenir sur cela en proposant une autre comparaison; la fenêtre et le jardin. Strehle conclut son ouvrage *Fiction in the Quantum Universe* sur une métaphore du dialogue sciences-littérature :

> Beside this strange intimacy hangs a glass, with a garden beyond. Science not only watches both the garden and the glass but watches them alter each other, sees its own reflection in the windowpane, and considers how its vision is framed by the window's square aperture. Litterature breaks the glass, steps out, picks a flower from the garden : it turns out to be a glass narcissus. Litterature hands the flower to science. Science breaks the glass, and inside is an identically shaped and color smaller narcissus : it's alive. The pattern shards remaining in the wooden frame looks, from a certain angle, oddly like a flower[40].

Un mouvement des frontières : la littérature et les sciences détournent sans cesse leur regard du monde selon leur barème au-delà de toutes frontières que l'une et l'autre auraient pu poser

---

[39] Jean-François Chassay, *La littérature à l'éprouvette, op.cit.* p.23.
[40] Susan Strehle, *op. cit.* p.236-237.

comme limite. Et toujours, à la fin, on a l'impression étrange que l'une et l'autre depuis le tout début n'ont observé que l'état de la vitre et d'un jardin derrière. Pourtant, elles « brisent » l'une comme l'autre une vitre qui brimait leur vision : elles l'outrepassent pour trouver des réponses, ou dans le cas que Strehle expose pour dialoguer, pour parler un peu le même langage. Est-ce véritablement de la façon qu'elles perçoivent le monde dont il est question comme je le suggérais plus haut? Est-ce tant ces manières de voir le monde qui constituent le sujet principal de la confrontation (Lévy-Leblond), du dialogue (Strehle) dans lequel la littérature et les sciences s'engagent? Il y a un élément clé dont on ne tient pas compte : ces visions du monde n'existent que si nous existons pour les imaginer comme telles, qu'on les comprenne par les yeux de la science, ou par ceux de la littérature. Mais revenons à la fenêtre. Elle tient lieu bien sûr (et facilement en plus) de métaphore pour un accès à l'environnement, un cadre pour percevoir, comprendre des principes, des lois, des contraintes. Chassay cite dans son ouvrage *Au cœur du sujet, Imaginaire du gène*, un passage d'un livre de l'écrivain Jonathan Coe dans lequel il est justement question de cette figure fenêtre-monde :

> L'écrivain assis à sa table qui regarde par la fenêtre de son bureau alors que la nuit tombe voit deux choses : son visage qui se reflète dans la vitre et lui retourne son regard et, par-delà, à travers ce visage, il voit quelque chose de totalement différent, un monde où les gens qui courent à leurs affaires sont tout à fait indifférents à son bien-être[41].

Loin de moi l'idée de reprendre l'analyse qu'en fait Chassay pour démontrer l'aptitude de la fiction à être à la fois dans la singularité et la communion, j'aimerais plutôt me concentrer sur ce que Strehle omet de voir à travers sa figure de la fenêtre : celui qui regarde (disons, pour rester dans notre métaphore, qui emprunte les yeux de l'une ou l'autre des disciplines). Dans le cas de Coe, l'écrivain se reflète sur la surface vitrée. Et l'écrivain est d'abord un humain qui regarde le jardin, la nature par le biais de la représentation de la science et de la littérature. L'homme est sans cesse confronté à sa réflexion. Il demeure par la force des choses son propre obstacle. Mais comment proposer une compréhension de l'espèce dès lors qu'elle ne peut (que ce soit avec l'aide de la science ou de la littérature) se bâtir sans une obstruction anthropomorphique? Or, pour revenir aux propos de Klein, l'humain qui regarde, incapable de focaliser simultanément sur la nature et sur l'homme, a opté pour la division

---

[41] Jean-François Chassay, *Au cœur du sujet, op. cit.* p.41.

(temporaire pourrait-on souhaiter) : d'abord voir le jardin, d'abord le comprendre, ensuite on refera le champ focal sur nous. Et si, comme Strehle l'affirme, le dialogue ne peut se faire autrement que par une rupture des frontières (des vitres) : eh bien, l'humain devra faire un choix, incapable de focaliser simultanément sur son espèce et sur son nous-humain. D'un côté, un homo sapiens et ses milliers d'années d'évolution qui lui a valu un second sapiens ; cet humain qui a évolué jusqu'à devenir celui d'aujourd'hui, jusqu'à devenir nous (et qui pourtant l'était déjà). De l'autre, un « nous-humain », celui qui communique, qui invente les technologies ; nous, comme le reflet que le miroir nous renvoie chaque matin, nous-humain du début du 21e siècle, une parcelle infime d'homo sapiens sapiens. Et il se rendra compte que les yeux avec lesquels il regardait le monde réfléchissent à présent l'humain, celui qui l'a fait naitre, géniteur dont il veut à tout prix découvrir l'identité (passé et futur) quand bien même cela signifierait de le diviser, de rompre ce qu'on lui a établi comme frontières.

Regards croisés

La littérature, la fiction a-t-elle besoin de lorgner du côté de la science, d'engager le dialogue, la confrontation lorsqu'elle pense l'humain? Pourrait-elle se bâtir une compréhension de ce que j'appellerai dorénavant le nous-humain (en opposition à l'humain comme espèce) avec sa seule représentation? Bien sûr, c'est évident qu'elle le pourrait, d'autant plus qu'elle le fait déjà depuis des lustres, mais, aujourd'hui, avec les avancées scientifiques et biotechnologiques, il devient de plus en plus difficile d'ignorer la connaissance de l'humain que la science expose aux yeux de tous. La fiction ne joue pas à l'aveugle, elle est incapable de détourner les yeux devant « les miracles » de la science. Et la fiction n'a surtout pas intérêt à le faire. Chassay résume bien dans *La littérature à l'éprouvette* ce que la science apporte à la fiction littéraire :

> La science apparait surtout comme une des portes d'entrée qui permet aux écrivains d'indiquer, dans une perspective critique, la propension de l'humanité au mal [...], à la destruction, à la violence gratuite. L'intérêt porte moins sur la critique des sciences [...] que sur la critique de l'humanité à travers la science. En ce sens, certaines modalités de la science, ou certaines de ses inventions [...] peuvent servir de

> révélateur, de miroir à une humanité trop souvent complaisante envers elle-même et ses propres actes[42].

Une « porte d'entrée » pouvant servir à penser l'humanité. Une fenêtre, un miroir, une représentation. La science permet de comprendre autre chose, permet de voir un détail dans ce que la fiction regarde, de danser entre le « nous » et l'espèce humaine. La science offre un point de départ à la fiction afin d'explorer l'humain sous différents aspects. Aspects qu'elle aurait ignorés ou traités différemment sans l'apport de la science. Chassay parle dans l'extrait cité plus haut de mal, de destruction, de violence puisqu'il écrivait ses mots en ayant en tête les fictions mettant en scène la bombe atomique. Dans son ouvrage *Au cœur du sujet, Imaginaire du gène*, il réoriente son discours cette fois spécifiquement au sujet de la génétique (réalité plus actuelle que la bombe atomique) et, de permission, il passe à l'obligation :

> Débats [autour du syntagme science de la génétique] auxquels la littérature, à sa manière, ne peut que s'intéresser. Je dirais même qu'elle n'a pas le choix, tant ils concernent de près ce qui a toujours été au cœur de son existence : le sujet humain[43].

La fiction ne peut pas ignorer la connaissance ou plutôt la compréhension de l'espèce humaine qu'offrent les sciences lorsqu'elle décide de « penser l'humain » en tant que « nous », son reflet dans la fenêtre, tout comme elle ne pouvait faire fi des explications que les sciences offrent du monde lorsqu'elle admirait le jardin. Toutefois, si on revient justement à la métaphore de Strehle, la fiction et la science donnent la possibilité de briser la vitre, de casser le cadre, de ne pas respecter les règles ou plutôt de voir au-delà de celles-ci. C'est-à-dire d'outrepasser les limites, les frontières. Ces frontières, ces limites que, dans leur dialogue, science et littérature ont traversées pour accéder au jardin, elles les abolissent aussi pour parvenir à une compréhension de l'humain. Je ne sais pas en vérité qui de la science ou de la fiction a sauté la clôture la première : cela n'a que peu d'intérêt. Ce qui m'intéresse, c'est que la fiction prend plaisir à franchir les limites (qu'on ne doit pourtant pas franchir, diront certains), qu'« elle ne s'impose aucune frontière quand il s'agit de réfléchir sur ce qui nous définit et ce qui nous transforme [44]», et ce, en grande partie, grâce aux limites que les

---

[42] Jean-François Chassay, *La littérature à l'éprouvette, op. cit.* p.30.
[43] Jean-François Chassay, *Au cœur du sujet, op. cit.* p.33.
[44] *Ibid.* p.367.

sciences repoussent et tentent de repousser pour nous comprendre. « Nous » et l'espèce humaine.

Chassay identifie exactement le point de départ de cette nouvelle confrontation dans son ouvrage *Imaginer la science* : penser le nous-humain et l'espèce ensemble. La fiction, dit-il, permet « de s'interroger sur les frontières de l'humain, à la fois comme corps et comme conscience, à une époque où la génétique et le fantasme du cyborg remettent en question des définitions qu'on pouvait croire entendues une fois pour toute [45]». La science découvrant, redéfinissant, modifiant toujours à sa façon unique l'espace focal « espèce humaine » bouleverse ce que « nous » croyait être comme humain tout comme elle bouleverse ce qu'on croyait être l'univers. Il n'y a plus de définitions qui ne peuvent être réécrites. Mais pour « s'interroger sur les frontières de l'humain, à la fois comme corps et comme conscience », la fiction a un avantage indéniable : celui de pouvoir mettre en récit « ce qui pourrait être » comme quelque chose de déjà advenu.

Potentialités

Calvino dans *Leçons américaines* explore le pouvoir de « fictionnaliser » que lui offre l'écriture à travers ses démarches personnelles de mise en récit. Il dira que « la première chose qui [lui] vienne à l'esprit, quand [il] forme le projet d'une histoire, est donc une image dont pour une raison ou une autre le sens [lui] parait riche [46]». Ce qui l'amène à parler d'un discours par images où « les images elles-mêmes [...] développent leurs potentialités implicites, le récit qu'elles portent en elles [47]», mais « à partir du moment où [il] commence à noircir du papier, c'est le mot qui compte : à la recherche d'un équivalent de l'image visuelle succède le développement cohérent du projet stylistique initial, puis l'écriture devient progressivement maitresse du terrain [48]». Mais comment l'image vient-elle à l'esprit de l'écrivain? Y a-t-il un élément déclencheur dans le surgissement de l'imagination visuelle?

---

[45] Jean-François Chassay, *Imaginer la science : Le savant et le laboratoire dans la fiction contemporaine*, Montréal, Liber, 2003, p.46.
[46] Italo Calvino, *op. cit.* p.144.
[47] *Ibid.*
[48] *Ibid.* p.145.

Mon hypothèse est que l'origine de cette image vient de la représentation d'un sujet, d'un objet déjà au centre des préoccupations de l'écrivain modifiée par ce qu'en dit (ou oublie de dire) une autre discipline, disons en ce qui me concerne la science. Idée qui rejoint celle que Calvino veut démontrer :

> Dans les Cosmicomics, la démarche est légèrement différente, parce que le point de départ est un énoncé tiré du discours scientifique : c'est de cet énoncé conceptuel que doit naitre le jeu autonome des images visuelles. Mon intention était de montrer que le discours par images [...] peut s'enraciner dans n'importe quel terrain [...] Dans l'ouvrage scientifique le plus spécialisé, dans le livre de philosophie le plus abstrait, on peut rencontrer une phrase qui, de manière inattendue, stimule l'imagination figurative[49].

Voir selon la science, le tableau qu'elle propose fait naitre un jeu d'images visuelles qui stimulent la fiction. Calvino ne cherchait pas à démontrer l'intérêt de la science dans sa création, mais plutôt une définition de l'imagination qui lui convenait. Or, je crois que la définition qui satisfait Calvino témoigne aussi de la capacité qu'a la littérature à se servir des images d'une autre discipline : « L'imagination comme répertoire de potentialités, d'hypothèses, de choses qui ne sont ni n'ont été, ni peut-être ne seront, mais qui auraient pu être [50]». Rendre les potentialités en réalités vraisemblables.

La conclusion de Chassay dans *Au cœur du sujet* offre sensiblement un point de vue semblable sur l'intérêt de la fiction, dès lors qu'elle dialogue avec un imaginaire scientifique. Il les énonce ainsi :

> L'avantage de la fiction narrative consiste à produire un récit grâce et à partir de la science, pas à sa remorque. Le récit doit permettre de réfléchir sur et à partir de la science, en montrant l'importance cognitive qu'elle occupe dans nos vies, qui se reflète dans la fiction. La fiction nous apprend quelque chose justement en ne nous expliquant pas sans cesse comment ça marche. Plutôt en nous suggérant d'imaginer ce qui serait possible à partir de ce qui se trouve autour de nous – ne serait-ce que potentiellement[51].

La fiction peut rendre crédible dans le cadre de son récit n'importe quelle extrapolation, n'importe quelle dérive, n'importe quel temps que la science lui permet d'appréhender. Et

---

[49] *Ibid.* p.145-146.
[50] *Ibid.* p.147.
[51] Jean-François Chassay, *Au cœur du sujet, op. cit.* p.349.

lorsque celle-ci braque son regard sur l'humain, la fiction ne manque pas de matériel pour stimuler son imaginaire et « s'interroger sur les frontières de l'humain, à la fois comme corps et comme conscience [52]». D'abord, parce que la science voit l'humain comme elle voit le monde, principes et lois; ensuite, parce que la science outrepasse les définitions qui incluaient le « nous » dans l'espèce. La fiction se retrouve devant « un répertoire de potentialités ». L'écrivain aussi n'a plus qu'à écrire.

Transformer l'humain

Les progrès techniques des dernières années ont modifié en profondeur l'environnement, si bien qu'ils ont autorisé des fictions où on s'interroge sur la nature de l'humain, mais surtout des fictions où on se demande si on peut le modifier. Chassay dans *Littérature à l'éprouvette* en analyse quelques-unes dont celle de Boris Vian, écrite sous le pseudonyme Vernon Sullivan, intitulée *Et on tuera tous les affreux*, fiction dans laquelle un scientifique (Docteur Markus Schutz) « tente de créer en laboratoire une armée de sujets physiquement parfaits [53]». Je n'analyserai pas à mon tour ce texte, je veux surtout revenir sur la conclusion que fait Chassay de l'étude de celui-ci, car elle concerne directement l'avantage de la fiction et les frontières de l'humain.

> La planète ne manque pas d'individus dont l'inconscient cache un docteur Schutz. Voilà bien une des forces de la littérature : faire ressortir les lignes de force, les lignes de tension de ces débats sur l'existence ou non d'un droit à transformer l'humanité[54].

Cette force de la fiction littéraire de s'emparer d'une idée scientifique et de l'exploiter dans toutes ses potentialités permet de s'arrêter et de réfléchir à des questions éthiques essentielles aujourd'hui. Cependant, sans contredire le questionnement des fictions de Vian/Sullivan et bien d'autres sur ce droit de transformer l'humanité, je crois que l'humain a déjà choisi son futur. Qu'on paie déjà une fortune pour choisir le sexe de son enfant, qu'on s'affuble d'exosquelettes, qu'on fasse pousser une vessie en laboratoire, qu'on invente CRISPR (un outil qui permet de corriger les gènes à volonté)... tout cela témoigne du fait que la science et la technique poursuivent leurs travaux quand bien même nous voudrions les en empêcher. La

---

[52] *Ibid.* p.33.
[53] Jean-François Chassay, *La littérature à l'éprouvette, op. cit.* p.62.
[54] *Ibid.* p.69.

science étudie l'humain comme elle a étudié la nature, en ne pouvant faire autrement que de focaliser sur son sujet d'étude en priorité, créant une division : d'un côté l'espèce humaine, de l'autre « nous » qui déjà demain sera autre chose. La fiction voyant la science transgresser ce qui reste de limites ne doit plus se contenter de « faire ressortir les lignes de tension de ces débats sur l'existence ou non d'un droit à transformer l'humanité [55]», mais doit plutôt questionner ce que peut devenir l'humain et quel en sera le prix. Les questionnements d'ordre moral ou philosophique depuis toujours associés à l'humain doivent conjuguer avec cet allié ou ennemi (c'est selon) : la science. Ce qui m'amène à parcourir deux figures (imagi)nées de la science et largement répandues en fiction littéraire : le clone et le cyborg. D'abord parce que de tels sujets renouvèlent la réflexion sur la définition de l'humain, ensuite parce qu'ils permettent justement de penser le devenir de l'espèce et tout ce que cela implique.

L'humain de demain

Dans *Au cœur du sujet*, Chassay consacre tout un chapitre (IX – « Pas si ordinaire que ça ») au clone dans la fiction littéraire à travers l'analyse de deux romans : *Auprès de moi toujours* de Kazuo Ishiguro et *The Secret* de Eva Hoffman. Le premier raconte l'histoire d'une personne dont on apprendra tardivement qu'elle est un clone dans une société où ceux-ci, élevés dans des écoles différentes et recluses, n'existent que pour être des donneurs d'organes pour les « vrais » humains. Le second raconte l'histoire d'Iris, clone de dix-sept ans, en quête de son identité dans une société où le clonage est réel, mais marginal. Deux positions, deux visions. Dans ces deux fictions, les limites de l'humanité sont vues à travers l'« inhumain », le clone (mais qu'est-ce qu'un clone? Une copie parfaite d'un humain...), qui lui-même se voit à travers l'humain. Ce qui fait que le lecteur se demande toujours qui est le plus ou le moins humain entre le clone et l'original. Dans *Auprès de moi toujours*, Chassay, bien que son analyse prenne naissance autour de l'eugénisme, soulève quelques caractéristiques du roman qui accordent d'une certaine façon aux clones des signes d'appartenance au « nous-humain » : « des expériences pédagogiques pour prouver l'humanité de ces enfants[les

[55] *Ibid.*

clones][56]», « Accompagnant cette voix, [le lecteur] ne peut qu'en reconnaître la part évidente d'humanité [57]», « La manière classique avec laquelle les personnages se présentent, avec une psychologie conforme et même banale, accentue leur humanité [58]»... Celle qui m'intéresse le plus concerne l'amour. Dans le roman d'Ishiguro, une rumeur circule selon laquelle « deux clones prouvant leur amour mutuel seraient dispensés de devenir des donneurs [59]». Être amoureux prouverait qu'il n'y a pas de sous-catégories à l'espèce humaine, qu'il n'y pas d'un côté « nous » et de l'autre « eux ». La rumeur s'avère fausse, mais ce n'est pas important. Tout le questionnement sur les frontières de l'humanité réside dans l'existence même de cette rumeur. Si l'on est capable d'expérimenter un sentiment aussi unique et complexe, dont on accorde volontiers le monopole à l'humain par la profondeur et la richesse du sentiment, on appartiendrait au « nous-humain ». Même constat au niveau des frontières dans le roman de Hoffman : Iris « est » humaine par les sentiments qu'elle ressent (dépossession, haine, dégout, colère). Elle a beau se considérer comme un monstre, une bête, on se demande encore ici qui de l'original ou du clone est le plus humain ? Cependant, le clone reste dans sa corporalité et dans sa génétique humaines, aussi bizarre et malsain que cela puisse être. C'est plutôt au niveau de la conscience, des affects qui font de nous des êtres à part que le clone transcende les frontières. Difficile dans ce cas de trouver une définition idoine, d'opposer à l'humain (« nous ») une autre définition de l'espèce (à la fois conscience et corps). La force de la fiction réside dans l'utilisation de l'imaginaire scientifique (génétique) pour oser attester qu'on pourrait devenir autre (et qu'on est déjà engagé dans cette voie).

Semblable

À travers les débats qu'autorise le dialogue de la science et de la fiction, penser le devenir de l'humain comme autre chose qu'une évolution, disons naturelle expose aussi une question fondamentale : qu'est-ce que l'espèce humaine? Qui en fait partie? Qui peut en faire partie? Je voudrais discuter de cela en étudiant un passage de *Terre et Fondation* de Asimov, cinquième volet du cycle *Fondation*, dans lequel Pelorat (qu'on peut définir comme un

---

[56] Jean-François Chassay, *Au cœur du sujet, op. cit.* p.246.
[57] *Ibid.* p.247.
[58] *Ibid.* p.249-250.
[59] *Ibid.* p.251.

humain normal issu de la première fondation et pouvant être considéré comme « nous ») est confronté à une question de Joie (dans ce cas, une « humaine autre » dont l'évolution a fait d'elle une espèce en symbiose quasi totale avec la nature, un genre de conscience collective) sur la nature humaine, en quelque sorte. Elle lui dit que son compagnon de voyage Trevize, autre humain normal, croit qu'elle est un robot. Mentionnons que ni Trevize, ni Pelorat n'ont une conception du « robot » sinon qu'ils ont entendu dire que l'humain les avait créés à son image. Joie affronte Pelorat : « N'est-il pas possible que je sois si habilement artificielle que sous tous les aspects, du plus grand au plus infime détail, je sois indiscernable du naturel? Si tel était le cas, comment feriez-vous la différence entre moi et un authentique être humain? [60]» C'est bêtement posé, on préfèrerait faire face à cette pensée dans un développement plus réfléchi, plus vraisemblable comme dans les romans de Ishiguro ou Hoffman, mais la question reste légitime. Or, Pelorat se refuse au débat : « Il me semble, dans ce cas, qu'un robot qu'on ne peut en aucune manière distinguer d'un être humain *est* un être humain. Si vous étiez un tel robot, vous ne seriez rien d'autre qu'un être humain pour moi [61]». On se rapproche de l'idée du clone (sait-on seulement de quoi serait fait un robot en tout point semblable à l'humain?) Finalement, il n'y aura ni confirmation ni infirmation du statut « robotique » de Joie. Parce que ce n'est pas nécessaire. On aurait plutôt besoin de savoir comment devenir un être humain? Ou pour rester dans l'esprit du roman d'Asimov : qu'est-ce que le nous-humain doit choisir comme avenir? Car si du jour au lendemain nous étions tous comme Joie, ce que le nous-humain serait ne correspondrait plus en rien à ce que nous sommes. L'ancienne espèce humaine pourrait être considérée à son tour comme un robot. Qui sait? Comme pour les clones, Joie (une autre évolution de l'humain) et l'idée du « robot » permettent de focaliser notre regard sur l'étrange reflet de nous-mêmes sur la vitre, ce qu'il peut nous enseigner dès lors qu'on le fixe, qu'on en observe les contours et qu'on casse la vitre pour s'en saisir.

Cette longue parenthèse nous ramène à l'autre figure : le cyborg. Humain-machine. Chassay se penche sur la question et l'analyse en détail à travers les nouvelles de *La manufacture de machines* de Louis-Philipe Hébert. Dans la dernière nouvelle du recueil, *Le bernard-l'ermite*

---

[60] Isaac Asimov, *Le cycle de Fondation, V : Terre et Fondation*, Paris, Denoël, 2006, p.86.
[61] *Ibid.* p.87.

(robot III), la manufacture produit une cage qui permet de rendre infiniment puissant l'individu qui s'y enferme en le transformant en matière pure. « Ce sont les individus qui, de leur propre chef, se sont transformés en hybrides, miniaturisés en amas de circuits, avant de n'être plus, qui sait?, que des atomes informatisés de la nanotechnologie [62]», écrit Chassay. Or, que sommes-nous sinon effectivement des atomes, amas de circuits nerveux, musculaires, sanguins, du point de vue de la science? Quant à la soif de pouvoir, je n'ai pas besoin de m'étendre... Chassay n'aurait pu dire mieux : « En interrogeant les liens entre le corps, l'esprit et la machine, c'est la nature même de l'être humain qu'on cherche à saisir [63]». Ce qu'il a toujours été, ce qu'il est, ce qu'il doit demeurer malgré toutes les transformations que de notre propre chef nous allons accepter ou qui vont nous être imposées. Parce que, comme le monde ne manque pas de docteur Schutz, il ne manque pas non plus d'« amis » à l'image de Bill Joy[64]. Après tout, il ne faut pas se leurrer, le XXIe siècle scientificotechnique a permis la naissance d'un nouveau rêve que l'humain n'abandonnera pas sans se diviser : au rêve de posséder beaucoup, il rêve maintenant de devenir plus.

Et pourtant, à mon humble avis, on ne comprendra jamais ce qu'être humain et ce que devenir humain impliquent parce que, du moment qu'on croit avoir saisi l'essence de l'espèce ou l'essence du « nous » actuel, on est déjà en train d'étudier un état de l'humain qui n'existe plus. L'évolution n'attend pas notre consentement pour continuer à transformer le monde... Comment sommes-nous devenus nous? Que sommes-nous? La seule question légitime devient : Serons-nous plus ou moins humains par rapport à la compréhension qu'on en fait aujourd'hui? Oui, on peut perdre notre humanité avec les avancés technologiques, mais l'inverse est aussi vrai : on peut perdre notre humanité sans la science et on peut garder tout ce qui fait notre humanité en devenant autre par la science. Que choisir? A-t-on seulement le choix? Être nous-humain ou ne pas l'être? À partir de quelle définition? La

---

[62] Jean-François Chassay, *Imaginer la science, op. cit.* p.76.
[63] *Ibid.* p.77.
[64] Voir p.77-78 dans Jean-François Chassay, *Imaginer la science, op.cit.* Bill Joy, cofondateur et responsable scientifique de Sun Microsystem, créateur des programmes Java et un des pionniers d'internet, se fait répondre par son ami et collègue informaticien à la suite de l'exposition de ses craintes (transformation en cyborg, perte d'identité) : «Nous nous adapterions peu à peu et si un corps en silicium pouvait permettre de vivre deux cents ans, ce serait au bout du compte une excellente chose.»

science avec tout ce qu'elle offre ne pourra pas y répondre seule. Il faudra voir le monde et l'humain dans toutes ses potentialités : aller voir littéralement ce qu'il y a de l'autre côté du miroir. Et gageons que même cela ne sera pas suffisant. Il n'y aura alors plus qu'une seule option : apprendre à focaliser sur les deux plans à la fois (biologique et fictif)...

Sur ma fiction

Secteur C — Équipe 2 est véritablement né d'un article paru dans le magazine *Wired* : de l'idée de créer la version chirale[65] du dernier ancêtre commun universel et du numéro de page en miroir. Ou pas. Car je cogitais déjà à l'idée de travailler à partir d'un concept scientifique peu connu et de déconstruire visuellement l'objet livre. Une histoire dans laquelle la science impacterait à la fois les protagonistes et le support. Transgresser les frontières à la fois narrativement et physiquement. Parce que science et technologie sont des inséparables, du moins en ce début de XXIe siècle. Je ne pouvais ignorer le changement technologique que le livre subissait tout en autorisant (fictivement, on s'entend) celui de l'humain à la fois en tant que corps, qu'espèce en évolution et en tant que nous-humain.

Secteur C — Équipe 2 c'est d'abord une incursion dans *l'underground* montréalais, dans une politique dont on ne sait pas grand-chose sinon qu'elle autorise un programme de réinsertion des prisonniers et qu'il existe une compagnie biopharmaceutique aux ramifications tentaculaires et aux capacités d'influence hors pair. À travers ce tableau, le roman raconte la complexité d'être et d'exister des personnages à travers leurs rencontres dans le laboratoire. Trois chercheurs, une technicienne, un détenu. Être et exister, littéralement : avoir une réalité, avoir une vie. D'abord par la nature de la recherche qui y est conduite, puis par ce qu'ils sont

[65] Deux versions miroirs du même objet qui ne peuvent être superposées ; le meilleur exemple en est la main droite et la main gauche. C'est un principe bien connu en chimie moléculaire, car une molécule chirale doit être synthétisée du «bon» côté : par exemple, le côté miroir de l'aspartame est amer. L'ADN, les aminoacides, les protéines sont chirals. Une théorie veut qu'à l'époque de la naissance de la vie, les deux côtés chirals existaient. Quant aux raisons de la survivance de L.U.C.A. au détriment de son miroir, cela demeure un mystère.

– des êtres humains faits de désirs, d'actions, d'absences, de métamorphoses. Et un virus dont l'effet souhaité permettrait d'accéder « au miroir de l'humanité »; à une autre façon d'être et d'exister, à une possibilité de réécrire les définitions régissant l'existence même. Mais cette expérience ne peut se conduire sans heurts : aucun n'en sortira indemne. Peut-on seulement imaginer travailler sur les frontières de l'être humain en tant que machine biologique sans affecter l'être humain en tant qu'individu complexe?

Revenons à la science. Il m'est impossible de nier son apport initial en tant que catalyseur du récit, mais l'intérêt premier de sa constante présence dans le roman en est un de vraisemblance : comment expliquer aujourd'hui le corps humain en ignorant les avancées scientificomédicales de la connaissance de celui-ci? Si l'inoculation d'un virus, il y a à peine cent ans, pouvait s'avérer mystérieux et conduire à des effets inexplicables, en 2015, ce n'est plus le cas; je ne peux écrire que Lucas fait une crise, qu'il voit mieux ou encore qu'il a des faiblesses sans immédiatement évoquer des diagnostics. Il aurait fallu choisir de raconter une autre histoire. Or pourquoi tenais-je absolument à raconter l'histoire d'une inoculation qui transforme l'espèce? J'aurais pu m'en tenir au niveau des interactions, du passé et de la vie complexe des personnages (et encore aurais-je probablement eu de la difficulté à ne pas évoquer en toile de fond les avancées scientifiques dans des domaines comme la psychologie ou la neurologie). Peut-être parce que j'ai grandi dans un environnement de valorisation des sciences et d'avancées technologiques. Or, cela ne justifie que faiblement mes intérêts de création. Pour être bien honnête, je ne sais pas réellement pourquoi la science est omniprésente quand j'écris, le serait même si je tentais de m'en départir. Probablement parce qu'elle se marie bien avec ma rationalité, ma logique et ma froideur tout en me permettant d'imaginer un monde au-delà des frontières de mon propre imaginaire.

Transformer l'espèce, donc. Ou plutôt seulement connaitre, comprendre. Utiliser la science pour attester que le roman cherche vraiment à savoir ce que nous sommes, à la fois en tant que nous-humain et qu'espèce. Je crois que c'est d'abord cela qui a compté en premier pour moi : une recherche du renversement de l'adjectif inhumain, une recherche simultanée des sentiments, des pulsions, des comportements humains et ce qu'ils pourraient être, ou ce qu'on voudrait qu'ils deviennent pour le bienêtre de tous. Sans poser la question qui brime toutes

les visions : peut-on? L'intégration de la science dans ma fiction permet de se demander si les caractéristiques biologiques sont les seules à pouvoir nous définir. Lucas Thompson peut-il avoir plus d'« humanité »? Et peut-on comme Marc Huynh n'être plus tout à fait « humain »? Revenons à la technologie. Elle appuie la transformation, la contamination du personnage de Thompson; et cette contamination se répercute à la fois narrativement et graphiquement. Elle permet d'avoir accès au sommeil du détenu alors même que l'inoculation a lieu; de rêver avec lui les images significatives des évènements, entrelacées, interchangées comme seul un esprit endormi peut le faire. On rêve rarement des mots eux-mêmes. Il y a des façons de raconter qui définissent autrement, qui parlent autrement et qui permettent de « voir » sinon l'autre côté du miroir, du moins ce que le cerveau peut en imaginer. Mais au-delà de tout cela, la technologie (incarnée par les vidéos dans ma fiction) s'occupe de questionner les définitions de l'objet livre et de l'écriture comme la science dans le roman s'occupe d'articuler les questionnements autour de l'humain.

Car l'évolution est partout et on ne saurait ignorer à la fois celle de notre espèce et celle du livre.

Ce qui change, change.

(Et personne ne peut prédire qui ou quoi sera le plus adapté.)

BIBLIOGRAPHIE

Asimov, I. (2006). *Le cycle de Fondation, V : Terre et Fondation*. Paris : Denoël.

ATTsavings. (2012). *The Fiction to Reality Timeline*. Récupéré de http://www.attsavings.com/technology-timeline.

Calvino, I. (1989). *Leçons américaines : Aide-mémoire pour le prochain millénaire*. Paris : Gallimard.

Chassay, J.-F. (2003). *Imaginer la science : Le savant et le laboratoire dans la fiction contemporaine*. Montréal : Liber.

Chassay, J.-F. (2011). *La littérature à l'éprouvette*. Montréal : Boréal.

Chassay, J.-F. (2013). *Au cœur du sujet : Imaginaire du gène*. Montréal : Le Quartanier.

Klein, É. (2013). *Allons-nous liquider la science? : Galilée et les Indiens*. Paris : Flammarion.

Les signes des Cro-Magnon. (2015, 26 avril). [Émission Webdiffusée]. Dans la série *Découverte*. Récupéré de http://ici.radio-canada.ca/tele/decouverte/2014-2015/segments/reportage/1706/signes-cromagnon

Lévy-Leblond, J.-M. (1996). *La pierre de touche : La science à l'épreuve*. Paris : Gallimard.

Strehle, S. (1992). *Fiction in the Quantum Universe*. Chapel Hill : The University of North Carolina Press.

White, M. (17 octobre 2014). *Pacific Standard : Can Science Fiction Spur Science Innovation?* Récupéré de http://www.psmag.com/nature-and-technology/can-science-fiction-spur-science-innovation-92665.